

LES

ARTS



## La réalité métaphorique de Métaforia

# Images du futur

### CHRONIQUE

*Fantômes  
de Noël*  
Page C 2

### ARTS VISUELS

*Jeunesse  
picturale*  
Page C 9

### FORMES

*Ma cabane  
en bois rond*  
Page C 10

*Cinéma*  
Page C 3

*Disques*  
Page C 7

C'EST HÉNAURME: TROIS ÉTAGES DE FILS, D'ESCALIERS, DE COULOIRS LABYRINTHIQUES, DE PROJECTEURS NUMÉRIQUES ET D'AUTOMATES PROGRAMMABLES INTELLIGENTS. C'EST HÉNAURME EN SOUS AUSSI: 32,5 MILLIONS DE DOLLARS INVESTIS JUSQU'ICI. ÇA TIEN TOUT À LA FOIS DU PARC D'ATTRACTION HIGH TECH, DE L'UNIVERS VIRTUEL ET DU CINÉMA NUMÉRIQUE COMPLÈTEMENT PÉTÉ. ET C'EST LÀ, EN PLEIN CŒUR DU CENTRE-VILLE: VOILÀ QUE LE CENTRE MÉTAFORIA OUVRE ENFIN SES PORTES AVEC *Océania*, UNE EXPÉRIENCE VIRTUELLE SUR FOND DE CIVILISATION DISPARUE SOUS DES KILOMÈTRES D'EAU SALÉE ET D'ARROGANCE. PETITE PLONGÉE DANS LE FUTUR ANTÉRIEUR...

MICHEL BÉLAIR  
LE DEVOIR

La rumeur courait en ville depuis des mois: Métaforia est un projet complètement sauté. Et Stéphane Le Bouyonnec, son concepteur, un illuminé. Il faut avoir vécu l'expérience d'*Océania*, qui s'installe ces jours-ci dans l'ancien cinéma Palace avec des mois et des mois de retard, pour réaliser à quel point la rumeur était... vraie.

Mercredi dernier, trois jours après l'annulation de la première médiatique qui devait accueillir tous les scribouilleurs et les montreurs d'images de Montréal, Le Bouyonnec nous recevait avec deux collègues du *Globe and Mail* et de la *Gazette*: nous allions être les premiers à vivre l'expérience d'*Océania*. On nous a fourni des vestes garnies d'un petit émetteur dernier cri et un casque audio dernier chic en nous expliquant que les ultimes signolages n'étaient pas encore au point, mais que ça y était presque

et que... Bon. Tout ça, quoi. Et puis c'est parti.

EVPAE

Comment décrire *Océania*? C'est du cinéma? Du multimédia? Du Disney World à saveur archéologique? Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'aventure inaugure un tout nouveau type de spectacle: l'expérience virtuelle programmée pour auditoire élargi (EVPAE). Les images qu'on nous sert ici sont les images du futur. Les images telles qu'on les fera demain, entièrement numérisées, entièrement créées par ordinateur avec la seule exception de quelques comédiens bien réels encore qui jouent devant un écran neutre sur lequel on met ensuite tout ce qu'on veut. Des images saisissantes de réalisme, bien sûr, beaucoup plus impressionnantes que celles qu'on a l'habitude de voir au cinéma ou à la télé. Des images parfaitement contrôlées.

VOIR PAGE C 2: MÉTAFORIA

Nouveau spectacle multimedia  
de Pointe-a-Callière

Si Montréal  
m'était conté...



Le passé plus actuel  
que jamais

La plus captivante des  
expériences d'archéologie  
et d'histoire présentée  
à Montréal

Quebec 051 843-1111

## LES ARTS

## Fantômes de Noël

**B**on, vous en avez peut-être soupé de l'imagerie de Noël qui rappelle aux vieux enfants leurs souvenirs d'hier. A cause du disque rayé, entonnant sans relâche la même tonne, en général mal orchestrée, quand revient le temps des Fêtes. Tannés? Gavés de vieillards à hotte et de petits rennes au nez rouge? Affolés devant la cohue des magasiniers de dernière minute au Club Price ou chez Winners? Prêts à hurler devant une consommation lâchée comme un fauve sur un troupeau de gazelles au son de *Jingle Bells*? Stop! Vous n'êtes pas les seuls, mais comment revoir, pour ainsi dire, un concept aussi solidement éprouvé?

A croire que Noël fut tissé par la fée des Étoiles elle-même avec des fils de conservatisme et de nostalgie. De là à penser que la fête est condamnée à répéter son *look* et sa ritournelle sans fin, changement de millénaire ou pas, sans nulle perspective de régénération, il n'y a qu'un pas, vite franchi. Les fatalistes ne s'y risquent même plus.

Voyons voir d'un peu plus près. On n'est plus massivement très religieux par chez nous, admettons-le, même si les églises reprennent un peu de vogue à la messe de minuit. Les cantiques, c'est bien joli, mais ils perdent du terrain. A force d'être laïcisées, la Nativité et sa symbolique sont désormais livrées pieds et poings liés aux rennes avinés et au faux houx, sur une esthétique venue en droite ligne des années 60. Alerte au goût douteux! Sommes-nous condamnés à voir clignoter, bon an



Odile Tremblay

mal an, les lumières dans la barbe du père Noël sans rien faire pour poétiser le solstice glacé?

Tradition à tout prix, y en a marre! disent pourtant quelques esprits rebelles en se grattant la tête pour modifier la formule. Comment, se demandent-ils, renouveler l'irrenouvelable, moderniser un tant soit peu la ménagerie noëllienne si conventionnelle à travers une formule un brin originale? Chimérique entreprise?

Trêve de résignation! Une lumière luit au bout du tunnel. Marchant à Montréal ses cadeaux sous le bras ou roulant pare-choc contre pare-choc, même qu'on l'aperçoit briller au loin. Précisons que la mutation s'opère surtout la nuit, mais comme cette dernière s'abat de bonne heure sur nos villes frileuses, on a amplement le temps d'observer le nouveau phénomène.

De quoi s'agit-il? Des grandes artères urbaines (en tout cas de plusieurs d'entre elles) qui, défiant la grogne des traditionalistes, avec un coup de pou-

ce des associations de marchands et de la Ville de Montréal, renouvellent bravement leurs décorations de Noël. Ça pousse ici et là, sur l'avenue du Mont-Royal, rue Saint-Denis (où, dans le Quartier latin, les lampadaires ressemblent cette année à des lanternes chinoises). Pas mal du tout. Et puis, ça fait changement. Enfin!

Qu'on se le dise: le temps des Fêtes semble muer d'abord par ses lumières. Par la suite des choses, on verra. Le fin du fin, cette année, en matière de leur excentrique, passe par le boulevard Saint-Laurent. Déambulez entre les segments Sherbrooke et Mont-Royal, vous verrez surgir des deux côtés de la rue plusieurs formes étranges. Tiens donc! Des lampadaires et des grands arbres sont enveloppés de voiles de couleur. A croire que des fantômes peinturlurés et mystérieux hantent la *Main* dans le noir au milieu d'arbres entortillés comme des momies lumineuses dans leurs gaines. Étrange concept! Évidemment, les avis sont partagés après coup d'œil. Moi, je trouve ça plutôt magique. D'autres crient à la profanation des traditions. Faut pas rechercher l'unanimité dans la vie. On n'essaierait jamais rien.

De deux choses l'une: soit vous vous êtes promenés dans ce coin-là et savez de quoi je parle, soit ma petite description vous apparaît franchement ésotérique. Reste alors à aller juger de la chose par vous-même.

Renouveler les décorations de Noël: vaste programme! A la firme Invado, qui a réalisé le concept

lumineux sur demande de la Société de développement de Saint-Laurent, on vous dira que rien n'a été simple. Des voix protestaient au Service d'horticulture de la Ville, craignant (semble-t-il à tort) pour la santé des arbres. Et puis, l'expérimentation, ça vient au monde après force tâtonnements, essais, erreurs et heures supplémentaires. Trois semaines pour installer le tout, m'explique François Joncas, un des patrons d'Invado. Sans compter le temps passé à offrir le service après vente. Décembre a brassé la cage des fantômes de couleur: vent à écorner les bœufs, neige, pluie. Ne manque en somme, pour tester complètement le concept, qu'une bonne petite crise du verglas. Seulement deux voiles de lycra ignifugé ont jusqu'ici flanché sous la bourrasque. Pour l'heure, ça tient bon, ça n'explose pas, ça ne pette pas au frottement. Ouf!

De plus, ce qui n'est pas rien, l'expérience a permis aux marchands du boulevard Saint-Laurent de sacrifier les traditionnels sapins. Vous aimez ça, les sapins? D'autres aussi, hélas! Partout dans les rues, les conifères du temps des Fêtes se sont fait voler à tire-larigot ces dernières années en plus des cordons de lumière. D'où le ras-le-bol des marchands. Innovation? Yes Sir! Emmenez-en des voiles sur les lampadaires. Faut dire qu'il y a un certain esprit de Noël, ni catho ni kascher, la main dans le sac du sapin enneigé, qui réclamait vraiment quelques changements, en beauté qui plus est, sur notre *Main* en folie.

otremblay@ledevoir.com

## MÉTAFORIA

La visite se poursuit pendant près d'une heure autour des trois blocs principaux que sont le voyage en navette, l'évacuation en sous-marin et la découverte de la civilisation disparue

SUITE DE LA PAGE C 1

Léchés. Toujours en 3D comme dans la vraie vie. Des images stéréoscopiques aussi, qui sortent

littéralement de l'écran et qui viennent vous toucher; corridors de gouttes de cristal, gueule de serpent de mer, fœtus dérivant autour de vous dans une mer de

liquide amniotique...

Alors, tout le monde a son petit casque design, sa veste et son émetteur? Bien... L'expérience commence alors que l'on pénètre

dans la salle d'attente de la navette qui va nous amener sur le site même de la cité engloutie administrée par les archéologues et les spécialistes de la Société Archéomar. Décor de théâtre, clos. Écrans incrustés dans les murs. Mots de bienvenue du commandant de la navette. Ouverture du sas. On s'assoit... et tout se met à bouger au moment où l'appareil quitte la plate-forme Archéomar avec sa quarantaine de passagers pour s'enfoncer dans la mer.

Devant, sur les côtés, tout l'espace est occupé par le ciel, les bâtiments de la plate-forme qui s'estompent et l'océan: on est au beau milieu de l'image! L'environnement global est saisissant: on dirait du *Imax* surmultiplié! Et on descend, littéralement, avec la navette. Et l'on est dans l'eau. Et l'on s'enfonce vertigineusement. Et tout cela est vrai: les bruits de moteur, l'accélération, le freinage subtil pour éviter une sonde, les premiers vestiges de la ville engloutie, les virages brusques. Et la descente toujours... Puis soudain, tout se gâte: des secousses sismiques importantes viennent compromettre la vie des passagers. C'est l'arrivée en catastrophe à la base sous-marine et l'évacuation rapide vers des petits sous-marins de poche. Couloirs.

Odeurs. Bruits. Escapade sur fond de visite touristique de la cité perdue...

Et tout cela se poursuit pendant près d'une heure autour des trois blocs principaux que sont le voyage en navette, l'évacuation en sous-marin et la découverte de la civilisation disparue lors d'une hallucinante séance de cinéma stéréoscopique. Avec des séquences où l'on monte et d'autres où l'on descend dans des corridors éclairés par la seule lampe de son casque. Avec des surprises partout: épave mystérieuse, animal mythique, murs qui suintent, plafond qui respire. Constamment sollicités. Constamment virtuellement impliqués dans l'aventure...

Le syndrome de Lisbonne

Malgré les retards «inhérents à ce genre de projets», Stéphane Le Bouyonnec est assez fier de lui et du travail de son équipe et il a bien raison: *Océania* est une réussite qui fera courir les foules. Au moment d'écrire ces lignes, il n'est pas encore tout à fait certain que le Centre Métaforia sera opérationnel le 22 décembre comme prévu. «Mais ce n'est qu'une question de jours, de détails, de derniers réglages des systèmes de gestion, explique Le Bouyonnec. Nous y

sommes presque. C'est le syndrome de Lisbonne qui nous préoccupe. Dès la première journée à Lisbonne avec la première version du spectacle, nous avons connu des taux d'occupation de 99,8 % sans interruption. Et c'est à cela que nous ne pouvons pas encore faire face. Pour nous, le problème qui se pose maintenant est clair: ou nous limitons le nombre d'entrées en n'autorisant qu'une expédition complète à la fois au lieu d'un nouveau départ à toutes les six minutes, ou nous attendons d'être complètement prêts. A ce stade-ci, c'est cette dernière hypothèse que nous privilégions. Et c'est ce qui explique la série de retards que nous avons connue.»

Les problèmes qu'a connus Métaforia tiennent à la complexité de la gestion des différentes séquences de l'aventure: on peut la présenter à quelques journalistes ou aux notables et aux financiers, comme on l'a fait jeudi dernier, mais pas encore à des centaines de personnes toutes les heures. Et comme tout s'arrête si une porte s'ouvre au mauvais moment ou si un projecteur oublie de démarquer, Le Bouyonnec et son équipe préfèrent y mettre le temps. Une chose est certaine cependant: lorsque les portes ouvriront, ce sera la cohue...

## Retour vers le futur

Métaforia, avec ses jeux électroniques high tech, ses bars, sa paroi d'escalade et ses zones réservées aux enfants comme aux jeunes cadres dynamiques, n'attend plus que ses premiers visiteurs

On entend parler de Métaforia pour la première fois en 1998; les «fils de presse» de toutes les agences du monde racontent alors que le clou de l'exposition universelle de Lisbonne est une aventure virtuelle produite par une équipe québécoise dirigée par Stéphane Le Bouyonnec. Le succès est tel — les télé européennes et américaines se précipitent, le *Times* et les grands magazines envoient leur reporter vivre l'aventure — que Le Bouyonnec cherche du financement pour implanter son aventure virtuelle à Montréal puis, éventuellement, un peu partout à travers le monde. Au fil des mois, on a aussi appris que la Société générale de financement (SGF) est embarquée dans l'af-

faire, tout comme Desjardins et Investissement Québec.

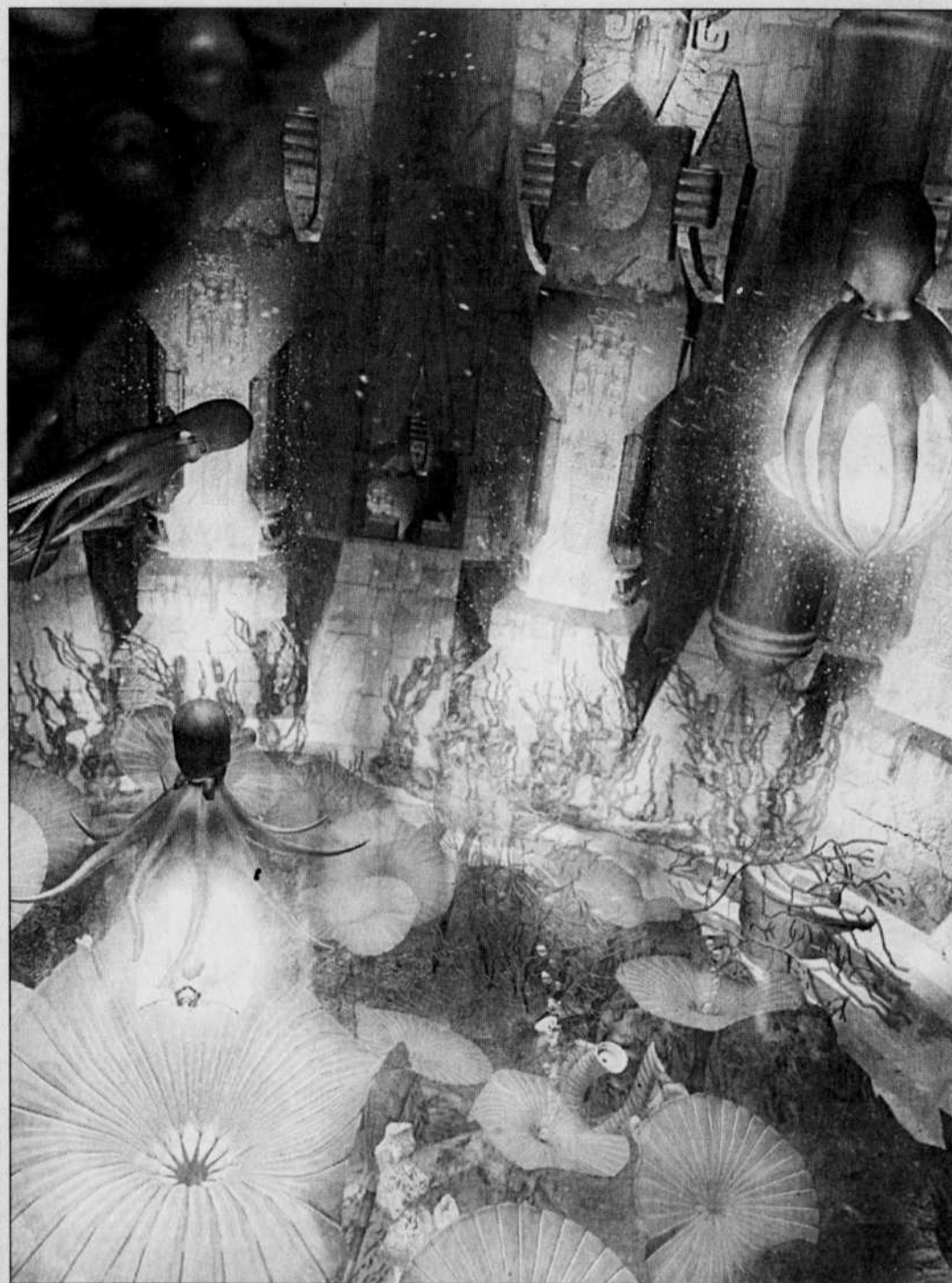
On parle ici d'un financement par investissements en équité des actionnaires.

En janvier 2000, Métaforia Di-vertissements prenait possession de l'ancien cinéma Palace et entamait une série de travaux qui, étant donné la nature du projet, se sont heurtés à toute une série de tracasseries administratives — le Service de prévention des incendies, par exemple, n'a pas l'habitude de permettre que l'on procède à l'explosion d'une boule de gaz devant un public. Et c'est ainsi que l'ouverture prévue pour l'été fut reportée à l'automne, puis à la période du temps des Fêtes, les techniciens n'ayant finalement qu'un ridicule délai de

quelques semaines pour tout installer. Quand on sait qu'il faut trois niveaux hiérarchiques d'ordinateurs en série pour piloter le séquençage sons-images-effets spéciaux d'*Océania*, on comprend aussi qu'il ait pu se glisser des délais techniques dans l'échéancier de la production.

Mais tout le reste est prêt: le Centre Métaforia, avec ses jeux électroniques high tech, ses bars, sa paroi d'escalade et ses zones réservées aux enfants comme aux jeunes cadres dynamiques, n'attend plus que ses premiers visiteurs. Ne reste plus à régler que les détails de l'aventure... Mais Stéphane Le Bouyonnec est confiant: «Tout va bien marcher.»

M. B.



SOURCE MÉTAFORIA

Vue partielle de la cité engloutie.

# LA CAVALCADE DES MOTS

OCTOBRE 1997 / MAI 2000

Le XI<sup>e</sup> cahier du Nouveau Théâtre Expérimental est enfin arrivé. Dernier d'une série de onze réunis dans un album-coffret, ce cahier sera disponible à Espace Libre au 1945 Fullum à Montréal et dans les librairies suivantes :

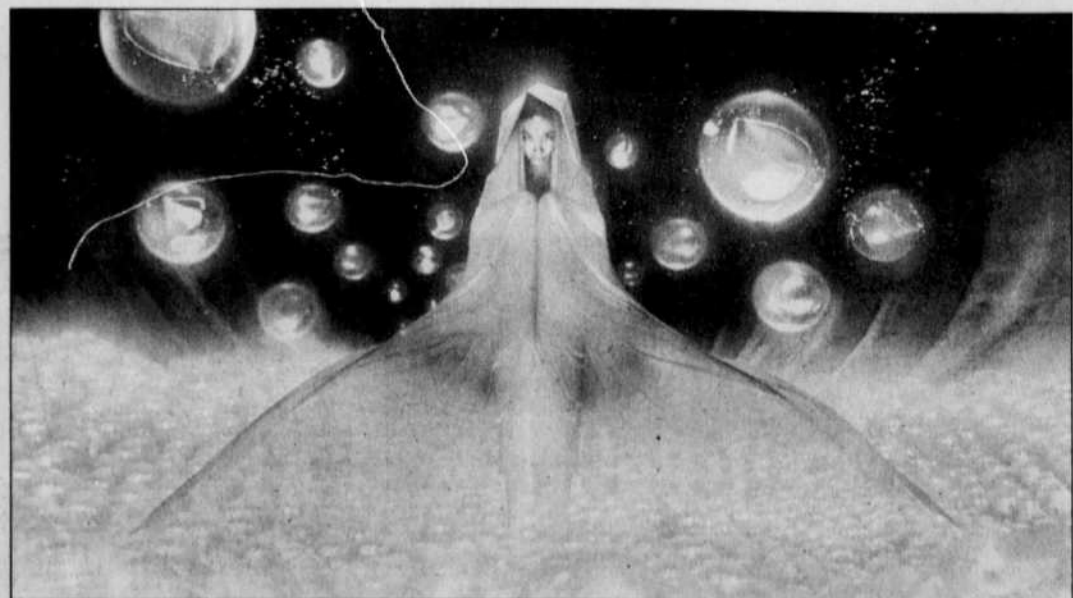
Renaud-Bray  
Hermès  
Gallimard  
Olivieri  
L'Aperté  
et au  
Théâtre d'Aujourd'hui

XI<sup>e</sup> cahier : 10\$  
Album-coffret : 55\$

le nouveau théâtre  
**NTE**  
expérimental

UNE PUBLICATION DU  
Nouveau Théâtre  
Expérimental  
TÉL (514) 521-4199  
COURRIEL theatre@nte.qc.ca  
SITE WEB www.nte.qc.ca

LE DEVOIR



La reine Eladora

SOURCE MÉTAFORIA

## ARTS

CINÉMA

## Déjà-vu

## MALÈNA

Réalisation: Giuseppe Tornatore.  
Scénario: Giuseppe Tornatore  
d'après une nouvelle de Luciano  
Vincenzoni. Avec Monica Bellucci,  
Giuseppe Sulfaro, Luciano Federico,  
Matilde Piana, Pietro Notarianni,  
Gaetano Aronica. Image:  
Lajos Koltai. Musique: Ennio  
Morricone.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Décidément, Tornatore n'a plus réalisé de grand coup depuis des lunes. Les créateurs s'essouffent parfois, certains d'entre eux un peu trop tôt dans leur carrière. Tel semble être le cas du réalisateur de *Cinéma Paradiso*, qui s'est pourtant fait dresser un pont d'or. L'an dernier, *The Legend of 1900*, avec Tim Roth à la proue d'un douteux *Titanic*, ne défonçait pas grand-chose, malgré le grand bond vers l'anglais et les canons tonnants de la grosse distribution internationale.

Voici qu'il retourne à l'italien, mais toujours porté par la locomotive Miramax, diffusé aux États-Unis avec sous-titres anglais. Nul doute, la maison de distribution essaie de refaire le coup d'*Il Postino* en tentant d'entraîner dans le lit des Oscars un film italien de facture indépendante.

L'ennui, c'est que *Malèna* sent le déjà-vu à plein nez, du moins pour ceux qui ont déjà fréquenté le cinéma italien. Les ornieres de *Malèna* furent empruntées par

tout un chacun, dont Fellini à travers *Amarcord*. Tout est au poste (sans le génie), à commencer par le petit village frileux où chacun fantasme sur la beauté de la place qui déambule en des robes affolantes, une fraîche épouse déposée là par son mari parti guerroyer pour la gloire de Mussolini. Que l'action se déroule en pleine guerre à travers le regard d'un adolescent bavant de concupisence ne saurait étonner. Clichés là aussi.

Le village sicilien se déchainera contre la belle (Monica Bellucci), coupable d'attiser le désir des hommes et la jalousie des épouses. On le lui fera bien voir... Ce ne sera pas la lapidation d'Irène Papis, comme dans *Zorba le Grec*, mais guère moins. En ces époques troublées, dans des sociétés méditerranéennes fermées sur elles-mêmes (voire aujourd'hui et partout), être une femme désirable constitue parfois un crime inexpiable ouvrant la porte aux pires calomnies et faisant rouler la machine à ragots et à vacheries, toute vapeur dehors.

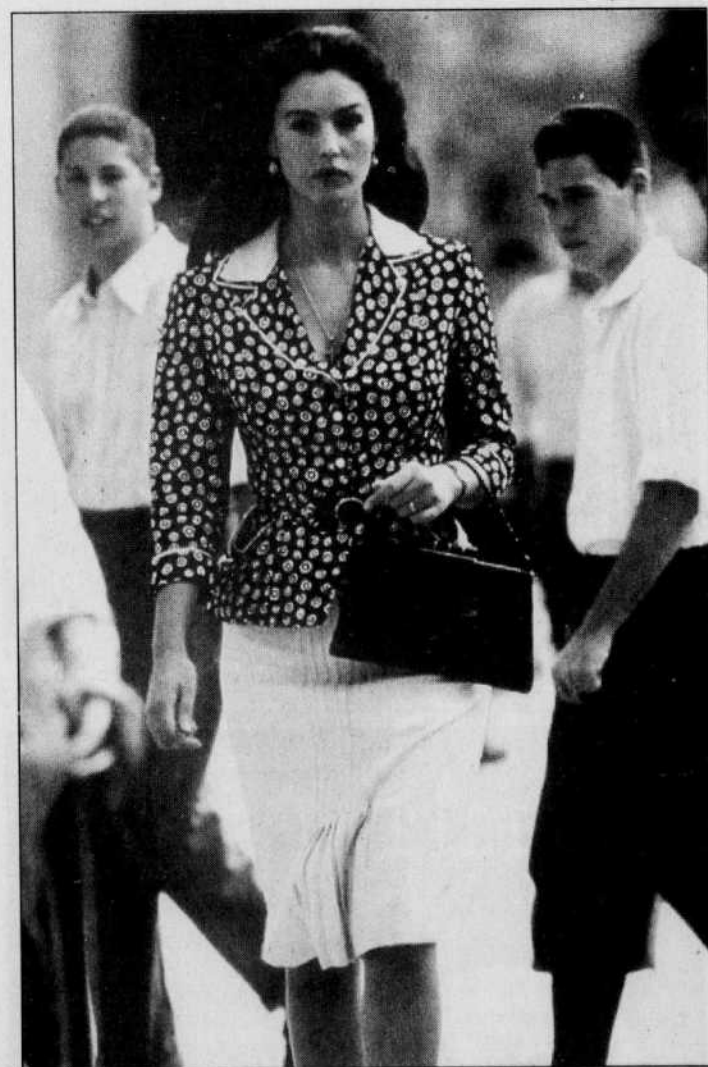
L'ennui, c'est que Tornatore n'a pas su trouver le ton juste pour aborder l'archaïsme de la société décrite: ni farce ni tragédie, mais une espèce de brouillard entre les deux qui ne déclenche ni rires ni larmes. Quant à la guerre, elle se réduit à un décor flou, jamais développé, sauf pour faire disparaître un personnage indésirable, le mari de Malèna par exemple.

Il faut dire que Monica Bellucci, dans la peau de l'héroïne, hérite d'un rôle presque muet, procédé dramatique lui permettant de devenir un pur objet de fantasme, reflet du désir et de la hargne, mais ne dynamisant guère un film lourd autant que prévisible. D'autant moins que le jeune acteur principal, Giuseppe Sulfaro, qui fait à l'écran ses premières armes, possède une unique expression à son registre: l'hébété.

Quant à la famille du héros (père hurleur à la main leste, maman hystérique), dans son agitation perpétuelle, elle n'invente rien de très nouveau non plus sur la société sicilienne. En une mise en scène conventionnelle, à travers un sujet rabattu, *Malèna* pêche par une absence de vrai point de vue, d'originalité et de fraîcheur, mais aussi par une panne de personnages assez forts pour que le spectateur puisse s'y identifier. Faute de quoi un film suscite les bâillements. Comme ici.



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS  
Monica Bellucci dans le rôle de Malèna.



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS  
Une scène du film *Malèna*, de Giuseppe Tornatore, avec Monica Bellucci.



FRANÇOIS DUHAMEL/DREAMWORKS PICTURES  
Tom Hanks est un grand acteur, et il ne fait aucun doute que sa performance dans *Cast Away*, subtile et raffinée, lui fera arpenter bien des tapis rouges d'ici le printemps.

## Paradis de fortune

CAST AWAY  
(SEUL AU MONDE)

De Robert Zemeckis. Avec Tom Hanks, Helen Hunt, Nick Searcy, Chris Noth. Scénario: William Boyles, Jr. Image: Don Burgess. Montage: Arthur Schmidt. Musique: Alan Silvestri. États-Unis, 2000, 140 minutes.

## MARTIN BILODEAU

L'an 2000 aura été chargé pour le cinéaste américain Robert Zemeckis. Cinq mois après la sortie de *What Lies Beneath*, exercice à la Hitchcock avec Harrison Ford et Michelle Pfeiffer, voilà que le réalisateur de *Who Framed Roger Rabbit* et de *Forrest Gump* nous propose *Cast Away*, un film à l'envers du précédent, c'est-à-dire étonnamment subtil et, en vertu des normes hollywoodiennes, passablement audacieux.

*Cast Away* a été en majeure partie tourné sur une île déserte de l'archipel des Fiji, où ira échouer un employé pressé de Federal Express (Tom Hanks), après que l'avion qui le transportait se fut abîmé dans l'océan. Ce soldat asservi par le chrono se retrouve seul dans un paradis de fortune, forcé

de reprendre contact avec ses instincts — dont celui de survivre — et de regarder, impuissant, s'écouler les heures, les jours, les mois, et les années. Quatre années passeront, et combien de bateaux au large, avant que Chuck Noland ne reprenne la mer, triomphant du ressac violent qui l'a jusque-là maintenu sur l'île, et regagne la civilisation, où le temps n'a pas ralenti la cadence et où, transformé par l'expérience, il se découvrira plus seul que sur son île.

Plutôt que de faire alterner les images des deux univers renvoyés dos à dos (le monde civilisé et l'île déserte) et de répéter ainsi le procédé qui a fait la fortune d'*Apollo 13*, du même scénariste (William Boyles, Jr.), Zemeckis nous installe avec son Robinson des temps modernes, nous isole avec lui sur cette île sans Vendredi ni lagon bleu, et nous fait faire partager son expérience de temps ralenti. Certes, le cinéaste de *Contact* cède au confort de l'ellipse, organise la vie de son héros par épisodes, et non en continu, mais l'impact, sur le spectateur accoutumé à la vitesse, se fait néanmoins sentir.

De sorte qu'en comparaison, la première et la dernière partie du film, qui ont pour théâtre la ville, la

vie pressée de Chuck (toujours entre deux avions) et sa relation épisodique avec sa fiancée (Helen Hunt, sympathique), semblent tenir du feuilleton. Comme si Zemeckis les avait réalisés en sachant que son film, et son pari, était ailleurs.

Ce pari, Zemeckis l'a relevé en tandem avec Tom Hanks, vraiment extraordinaire dans ce rôle d'employé du mois et de fiancé modèle qui, pendant quatre ans, sera le seul témoin du miracle de sa survivance. L'acteur a dû jouer en solo pendant plusieurs mois, appuyant sa performance sur son rapport avec le ciel, les arbres, les rochers, et les paquets de Federal Express que l'avion transportait, et qui ont échoué avec lui sur l'île. Parmi ceux-ci se trouve un ballon de volley-ball de marque Wilson (l'épouse de Hanks, incidemment, s'appelle Rita Wilson), lequel deviendra son compagnon d'infortu-

ne, son totem, son dernier lien avec le monde civilisé, qui l'abandonnera juste avant qu'il n'atteigne son but, au terme d'une sublime scène d'adieu.

Bien qu'on lui reproche (avec raison) de toujours jouer les héros modèles et moralement irréprochables, Tom Hanks n'en est pas moins un grand acteur, et il ne fait aucun doute que sa performance dans *Cast Away*, subtile et raffinée, lui fera arpenter bien des tapis rouges d'ici le printemps. Un rêve que caresse aussi Robert Zemeckis, qui apporte ici la preuve qu'un cinéaste n'est jamais que le messager d'un bon scénario, d'une envie de communiquer, en des mots simples et des images évocatrices, une idée de cinéma capable d'interpréter son époque. Et rien n'est plus d'actualité que la célèbre phrase de Sartre «*L'enfer, c'est les autres*», qui pourrait être la devise du film.

## CARBONE 14

présente

## TSURU

de Anne-Marie Théroux

« Une production remarquable qui touche le cœur des enfants... et des parents ! »  
Michel Béjar, *Le Devoir*

« Les enfants sont conquis, le chroniqueur aussi ! »  
Marc Cassin, *La Presse*



à l'affiche dès mardi  
du 26 déc. au 6 janv. à 15h  
USINE ©

Enfants 10\$/ Adultes 15\$/ Infos et réservations 521.4493 / Admission 790.1245



## REPRISE EXCEPTIONNELLE

DU 12 DÉCEMBRE AU 6 JANVIER  
Conception et mise en scène: Louise Forestier

Direction musicale et arrangements:  
Jean-François Groulx

Avec Louise Forestier, Jacques Godin,  
Kathleen Fortin, Lynda Johnson, Hélène Major,  
Louis Gagné et Serge Pastigo

Assistance à la mise en scène et régie: Monon Bouchard  
Musiciens: Jean-François Groulx et Jean-Bertrand Carbou  
Concepteurs: Claude Goyette, François Barbeau, Michel Baulieu  
et Édouard Freedman

(514) 844-1793  
www.rideouvert.qc.ca

4664, rue Saint-Denis - métro Laurier  
Service de garderie les samedis et dimanches en matinée, sur réservation seulement.

théâtre  
du rideau  
vert

Hydro  
Québec

Le Théâtre de la Source présente:

## BEFANA la sorcière de Noël

Texte et interprétation: Sybil Belleau  
Mise en scène: Gerardo Sanchez

Théâtre pour les enfants  
de 5 à 10 ans

SOIRÉES PYJAMA ET CHOCOLAT CHAUD  
du 27 au 30 décembre à 19h  
et 30 décembre à 14h

Théâtre de l'Esquisse  
1650, Marie-Anne Est  
Info: 514-527-5197

TUEJ

LES ARTS

CINÉMA

# La fraîcheur des nostalgies

**A HARD DAY'S NIGHT**  
Réalisation: Richard Lester. Scénario: Alun Owen. Avec John Lennon, Paul McCartney, George Harrison, Ringo Starr, Wilfrid Brambell, Norman Rossington, John Junkin. Musique: John Lennon, Paul McCartney, George Martin. Image: Gilbert Taylor. Noir et blanc. 1964.



Les Beatles dans *A Hard Day's Night* de Richard Lester

**ODILE TREMBLAY**  
LE DEVOIR

Deux fois en nomination pour les Oscars en 1964, versant scénario et direction musicale, *A Hard Day's Night* de Richard Lester, premiers pas des célèbres Beatles au cinéma, a-t-il bien vieilli? Là est la question. A cela, je vous répondrais: pas trop trop, mais qu'importe?

En 2000, la beatlemania bat son plein comme jamais au milieu des lancements d'ouvrages et de coffrets que l'on sait. *A Hard Day's Night* ressort avec une pellicule restaurée, une trame sonore revampée. Gageons que le film tourné par les quatre garçons dans le vent fera un second début digne de ce nom.

Cette œuvre-culte témoigne d'un groupe-culte dans une époque-culte. Ce qui est, on en conviendra, déjà beaucoup. On va voir ou revoir *A Hard Day's Night* pour les moments d'anthologie de leurs performances sur scène devant les caméras de télé et les fans en transe. Parce que les Beatles sont jeunes et beaux, en pleine ascension, mais pas encore «plus populaires que Jésus-Christ», comme dira Lennon, en

core verts tels des bourgeois. Parce que tout baigne dans une époque d'insouciance, de jeu, d'abondance, sur fond de léger humour britannique.

Bon! Avec le recul des ans, on constate qu'ils ne sont pas très forts comme acteurs, que le scénario, qui semblait jadis si souple avec sa facture de faux documentaire, n'a pas grand chair sur l'os à livrer. Faiblarde, cette histoire de tournée musicale aux côtés d'un

faux grand-père, de journalistes stupides, de policiers bébêtes et de fans en folie, alors que le quatuor n'affiche qu'une envie: en faire à sa tête en envoyant valser les conventions.

Si jeunes, si charmants qu'ils sont, les Beatles. Le film a la fraîcheur des nostalgies. Ils ne connaissent pas encore quel avenir leur pend au bout du nez. On est au courant à leur place: la gloire universelle, l'assassinat de Lennon. Tout cela défile en filigrane devant nos yeux. Aucun groupe, plus de trente-cinq ans plus tard, n'a su les dépasser en popularité.

John a le visage le plus mobile, le plus sensible du lot, Ringo le plus cabotin; les regarder tous quatre sur scène est un poème. *Can't Buy Me Love*, *A Hard Day's Night*, *And I Love Her*. On se demande encore où ils trouvaient un tel sens mélodique. Dans leur folie, leur jeunesse, leur talent sans doute, dans cette époque folle où les filles devenaient hystériques à la vue des idoles, dans un avenir dont ils ne détenaient pas les clés. Nous si, donc. C'est ce qui nous rend tout chose comme on remonte le temps à leurs côtés.

# Triste fausse note

**CHOCOLAT**

Réalisation: Lasse Hallström. Scénario: Robert Nelson Jacobs, d'après le roman de Joanne Harris. Avec Juliette Binoche, Johnny Depp, Judi Dench, Alfred Molina, Lena Olin, Peter Stormare, Victoire Thivisol. Image: Roger Pratt. Musique: Rachel Portman.

**ODILE TREMBLAY**  
LE DEVOIR

Bizarre d'avoir situé cet univers nordique de répression et d'interdit dans un village français. Lasse Hallström, le cinéaste suédois de *My Life as a Dog*, est désormais installé aux États-Unis. On lui devait l'an dernier *The Cider House Rules*, adapté du roman de John Irving. Un certain puritanisme américain ou britannique trouve un écho dans celui des pays scandinaves. Or *Chocolat*, son dernier film, une sorte de conte, est situé dans une France des années 50 dont la vraie couleur locale se trouve constamment évacuée. Je sais: *Chocolat* est adapté du roman de Joanne Harris, qui se déroulait bel et bien dans le sud de la France. Mais on a l'impression d'être ailleurs, en un pays de carcans psychologiques et de froideur. D'où le malaise.

Un film comme *Le Festin de Babette* de Gabriel Axel trouvait sa justification dans son cadre d'un village scandinave (où l'épicurisme et la gourmandise étaient apportés par une Française concoctant un banquet). Dans le sens inverse, ça cloche. Peut-être parce que le sexe et la bouffe sont les mamelles de la douce France, il est difficile de croire à ces villageois pudibonds qui crachent sur le chocolat et se ferment le cœur, en craignant les flammes de l'enfer. Difficile surtout d'y croire en une période pas si lointaine. En un autre siècle, passe encore!

On veut bien accepter (avec des grincements) la convention de la langue anglaise utilisée par les protagonistes (le cinéma américain a fini par nous habituer, bon gré, mal gré, à ces personnages français qui s'expriment en anglais). Mais les visages des comédiens (issus de partout, rares sont les acteurs français) crient qu'ils sont d'une autre souche. Bref, tout semble indiquer qu'on s'est trompé de cadre.

*Chocolat* raconte l'histoire

d'une femme mystérieuse (Juliette Binoche) et de sa fille (Victoire Thivisol, la petite Ponette du film de Doillon) arrivant dans un milieu fermé, dominé par la présence du maire, le comte de Reynaud (Alfred Molina). Celui-ci est un puritain autoritaire et un empêcheur de tourner en rond. Il voit dans la jeune femme, une mère célibataire qui refuse d'assister à la messe et ouvre une chocolaterie dans son bled, une menace pour la petite communauté. Et de brandir l'anathème sur elle, comme plus tard sur le gitan (Johnny Depp) et sa tribu accostant en péniche.

En vedette: le chocolat, merveilleuse substance douce-amère aux propriétés parfois magiques, qui fera craquer la vieille dame excentrique (Judi Dench) comme la femme battue du propriétaire du café (Lena Olin). On doit les meilleures scènes du film à ces orgies éclatées de chocolat, en un bal de gourmandise.

Très attendu, le film de Lasse Hallström m'a personnellement beaucoup déçu. Outre cette atmosphère qui ne correspond pas au pays de l'action, la magie ne décolle pas. Peut-être eût-il fallu lui offrir un climat carrément fantastique. Le traitement de l'image, qui rehausse pourtant le caractère presque irréel du petit village en apparence sorti d'un conte, tente de tirer les personnages du côté de la légende sans que le scénario s'éclate à sa suite.

Il s'agit pourtant d'une importante distribution, mais les personnages semblent réduits à deux dimensions, sans vraie chair autour de l'os. Juliette Binoche ne dégage pas la lumière de ses grands rôles. Johnny Depp incarne surtout le beau gosse de service, qui plaira bien évidemment à l'héroïne. La petite Victoire Thivisol, jadis bouleversante dans *Ponette*, se réduit à rien du tout, soudain inexpresive. Alfred Molina manque d'épaisseur et Lena Olin, de substance. Lasse Hallström, capable de diriger de main de maître ses acteurs, semble en panne de boussole. Certains spectateurs seront peut-être sensibles au climat de conte nordique, en autant qu'ils puissent oublier qu'ils sont en France. Village global, je veux bien, mais il y a encore des traits culturels nationaux réfractaires à certains thèmes. *Chocolat* sonne faux. C'est à son drame. Le film m'apparaît à vue de nez une cause perdue pour les Oscars.

DE LA PURE MAGIE  
COMME VOUS N'EN AVEZ JAMAIS VUE!  
«MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE»  
(LOS ANGELES FILM CRITICS ASSOCIATION)  
«UN RUSH QU'ON RESSENT PLUS SOUVENT AU CIRQUE DU SOLEIL...»  
The Fantastic FOUR  
«UN MÉLANGE DE JAMES BOND, DE PETER PAN ET DE ZORRO.»  
Nancy Kerrigan, FIVE BRIDES UNDER THE SKY  
«FANTASTIQUE... SUBLIL, PASSIONNANT, ÉMOUVANT, DU GRAND ART.»  
Claude Richoux, MONSTRUEUX LE SOUS-SOL

★★★★★  
★★★★★  
★★★★★  
★★★★★  
★★★★★  
★★★★★

GAGNANT  
PRIX DU PUBLIC  
FESTIVAL DE MONTRÉAL

CHOW YUN FAT MICHELLE YEOH  
**Tigre & Dragon**  
UN FILM DE ANG LEE

VERSION FRANÇAISE  
CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN ✓ CINÉPLEX ODEON BROSSARD ✓ MEGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18 ✓ CINÉPLEX ODEON LAVAL (Carrefour) ✓  
V. ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS V. ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

FAMOUS PLAYERS  
PARAMOUNT ✓ COLOSSUS LAVAL ✓

**GAGNANT**  
Meilleur film  
Meilleur second rôle masculin  
Joaquin Phoenix  
National Board of Review

«La Plume et le Sang» triomphe!  
Mike Clark, USA TODAY

«★★★★ 1/2... un des meilleurs films de l'année.»  
Louise Blanchard, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

«méchamment drôle... très sexy, très tendre, très effrayant... un matériel de 'meilleur film'»  
David Thomson, THE NEW YORK TIMES

«... les acteurs sont exceptionnels.»  
Peter Travers, ROLLING STONE

«La Plume et le Sang» est indélébile. Il est gravé à votre mémoire pour toujours.»  
J.D. Podolsky, GEORGIE

«Bravo.»  
EBERT & ROEPER and the movies

«Personne ne devrait manquer 'La Plume et le Sang'»  
Richard Roeper, EBERT & ROEPER and the movies

«des Oscars» sur toute la ligne.»  
Jon Wahl, KNOW-TV, NBC, SAN FRANCISCO

«... extrêmement contemporain... captivant, provocant... largement osé...»  
Peter Stack, SAN FRANCISCO CHRONICLE

«... destiné à devenir un grand classique...»  
Joe Margens, THE WALL STREET JOURNAL

Rencontrez le Marquis de Sade.  
Tout le plaisir est pour lui.

**La Plume et Le Sang**  
version française de

Geoffrey Rush Kate Winslet  
**Quills**  
Joaquin Phoenix et Michael Caine

À L'AFFICHE!  
16 ANS+  
CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN ✓ MEGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18 ✓ CINÉPLEX ODEON LAVAL (Galerie) ✓ SON DIGITAL  
VERSION ORIGINALE ANGLAISE  
CINÉPLEX ODEON ÉGYPTIEN ✓ LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10 ✓ CINÉPLEX ODEON CAVENTISH (Mail) ✓ CINÉPLEX ODEON BROSSARD ✓

Voyez le film que la critique salue comme:  
«LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!»  
— Toronto Star — Toronto Sun — Vancouver Sun — New York Times  
— Chicago Sun-Times — Rolling Stone — Boston Globe  
— San Francisco Chronicle — Macleod's Magazine — Time Magazine

«Intelligent, subtil!»  
— Juliette Ruser, VOIR

«★★★★»  
Porté par de magnifiques prestations... émouvant...  
— Marc-André Lussier, LA PRESSE

«Un film admirable de justesse... un beau film humain et prenant!»  
— Denis Côté, ICI

**YOU CAN COUNT ON ME**  
laura linney • mark ruffalo  
rory culkin • matthew broderick  
un film de kenneth lonergan

À L'AFFICHE!  
EN EXCLUSIVITÉ FAUBOURG ✓ VERSION ORIGINALE ANGLAISE ✓ SON DIGITAL

«Charmant... humour et sensibilité... laisse dans son sillage une fine nostalgie!»  
— Odile Tremblay, LE DEVOIR

«★★★★»  
«PURIIFIANT!»  
— Luc Perreault, LA PRESSE

«Tendre... une fable actuelle sympathique.»  
— Denis Côté, ICI

**SHOWER**  
Un film de Zhang Yang

À L'AFFICHE!  
SALON PARALLÈLE ✓ eX-Centris 300, boul. St-Laurent Montréal (514) 947-2206 ✓ CINÉMA DU PARC 2075 Du Parc, 2011-1900 ✓

ASHTON KUTCHER SEAN WILLIAM SCOTT  
**DUDE, Where's my Car?**  
VERSION ORIGINALE ANGLAISE

À L'AFFICHE!  
VERSION ORIGINALE ANGLAISE  
FAMOUS PLAYERS STANCOE MONTRÉAL ✓ FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL ✓ FAMOUS PLAYERS COLISÉE KIRKLAND ✓ MEGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14 ✓  
MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18 ✓ CINÉPLEX ODEON FAUBOURG ✓ LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11 ✓ LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10 ✓  
CINÉPLEX ODEON ÉGYPTIEN ✓ CINÉPLEX ODEON CAVENTISH (Mail) ✓ CINÉPLEX ODEON BROSSARD ✓

**Café Armande**

Lena Olin dans *Chocolat* de Lasse Hallström.

Jacques Perrin présente  
**Himalaya**  
L'ENFANCE D'UN CHEF  
Un film de Éric Valli

«Des images grandioses, inoubliables. Des images qui font rêver.»  
Le Journal de Montréal

«L'aventure humaine est réelle, et le pari technique titanesque, et c'est réussi.»  
Voix

«Paysage à couper le souffle, tout est superbe.»  
Le Nouvel Observateur

«Splendide.»  
L'Express

À L'AFFICHE!  
FAMOUS PLAYERS PARISIEN ✓ SON DIGITAL

eX-Centris

TIGRE ET DRAGON • LA MOITIÉ GAUCHE DU FRIGO • DANCER IN THE DARK • HER PÈRE NOËL • SHOWER • POSSIBLE WORLDS

du 24 au 31 décembre matinées Ciné-Kid (relâche le 25)

Étudiant + âge d'or: 6\$ En semaine avant 18h00: 6\$ Admission générale: 9\$ Horaires + infos: 514.847.2206 / www.ex-centris.com

CINÉ-KID CINÉMA PARALLÈLE

LES ARTS

CINÉMA

# Chronique de la pureté perdue

STATE AND MAIN

Écrit et réalisé par David Mamet. Avec Philip Seymour Hoffman, Rebecca Pidgeon, Alec Baldwin, William H. Macy, Sarah Jessica Parker. Image: Oliver Stapelton. Montage: Barbara Tulliver. Musique: Theodore Shapiro. États-Unis, 2000, 112 minutes.

MARTIN BILODEAU

Il fallait un artiste comme David Mamet, et je parle ici de l'homme de théâtre et de parole, auteur de *Glengarry Glen Ross* et d'*Oleanna*, pour illustrer, comme il le fait dans *State and Main*, son septième film, le dérisoire du cinéma ainsi que toutes les absurdités et les bassesses auxquelles les hommes et les femmes se livrent en son nom.

Le titre du film désigne l'unique intersection d'une petite ville sans histoire du Vermont où, dans les premières minutes du film, vient se poser l'équipe de tournage d'une production hollywoodienne qui, en un éclair, transformera cette bourgade pittoresque en plateau télévisé par le cynisme et l'argent.

Jeune dramaturge timide qu'un succès de scène a plongé dans l'arène du cinéma, Joseph Turner White (Philip Seymour Hoffman) accompagne docilement le cortège, avec l'espoir de veiller aux destinées de son premier scénario. Tandis que le réalisateur tempétueux (William H. Macy) s'affaire à «reconditionner» le manuscrit en fonction de la location et du budget — tout en veillant à ce que la vedette masculine (Alec Baldwin, aussi producteur du film) ne fasse pas tomber ses culottes devant l'adolescen-



Une scène de *State and Main*, de David Mamet.

SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

te du snack-bar (Julia Stiles) et que sa vedette féminine (Sarah Jessica Parker) accepte de montrer sa poitrine —, White, funambule partagé entre les compromis exigés et sa fidélité pour l'art, trouve refuge dans l'amitié d'une librairie (la toujours excellente Rebecca Pidgeon, épouse de Mamet à la ville), qui lui apprend à valser entre les obstacles.

Et à préserver sa pureté, véritable enjeu-sujet du film dans le film, où Mamet met en relief les notions duelles de l'arrogance et de l'innocence, de l'argent et des valeurs, de l'invasion et de l'hospitalité, au gré d'un récit feuilletonesque au «screwball» prononcé, à mi-chemin entre les comédies de Preston Sturges et la télésérie *Northern Ex-*

*posure*. Avec en supplément un sens aigu de la répartie propre au réalisateur de *The Spanish Prisoner*, qui nous expose, à travers cette farce captivante, drôle, mais néanmoins mineure, à une véritable mitraille de bons mots et d'aphorismes qui pourraient tout aussi bien faire l'objet d'un recueil tant ils s'autosuffisent.

Artiste prolifique et travailleur acharné, David Mamet est l'auteur d'une trentaine de pièces de théâtre sur autant d'années, de sept films et de huit scénarios au cours des deux dernières décennies, sans compter les romans, les livres pour enfants, les recueils de poésie, les essais et les traductions (de Tchekhov, pour la plupart). Le re-

gard qu'il pose aujourd'hui sur une industrie du cinéma qu'il a raison de mépriser n'échappe pas à certaines complaisances, lesquelles servent davantage la comédie que le discours, résumé à peu de choses près dans la première demi-heure du film.

Film mineur, *State and Main* atteint néanmoins son but, celui de montrer toute l'absurdité d'un art pris en otage par les financiers, des artisans esclaves des comptables, des artistes pris en étau entre leur art et leurs rêves de gloire, des villageois paisibles livrés aux mains d'arrivistes sans scrupules. Imaginez seulement le film qu'on aurait vu, Mamet eût-il pris la télévision pour cible.

# Du sang et des pieux

WES CRAVEN PRESENTS: DRACULA 2000

Réalisation: Patrick Lussier. Scénario: Joel Soisson, Patrick Lussier. Avec Jonny Lee Miller, Justine Waddell, Gerard Butler, Colleen Ann Fitzpatrick, Jennifer Esposito, Danny Masterson, Christopher Plumer, Omar Epps. Image: Peter Pay. Musique: Marco Beltrami.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Destiné de toute évidence à une clientèle adolescente éprise d'effets spéciaux et pas trop regardante côté scénario, le dernier *Dracula* en ligne avance en un terrain où les semences nouvelles ont du mal à germer. Tout a été dit sur le vampirisme et ses sanglants méfaits. Bram Stoker eut trop d'émules et Nosferatu beaucoup de clones. Restait pourtant à lui ficher le pieu en l'an 2000 en mêlant allègrement symboles d'hier et d'aujourd'hui. Cellulaires, ordinateurs, groupes destroy voisinent les tombeaux antiques, la croix, un Christ lumineux qui s'oppose toujours aux forces du Mal, car l'an 2000 n'a rien trouvé de mieux que les insignes du christianisme pour combattre le Mal et la tentation.

D'une histoire de voleurs de crypte tombant malencontreusement sur un vampire, Patrick Lussier tirera un film d'action en plusieurs lieux, avec atterrissa-

ge de dernière heure à La Nouvelle-Orléans, où *Dracula* a rendez-vous avec la créature de sa vie. Gerard Butler et Justine Waddell seront les incarnations inconsistantes du vampire et de sa flamme.

Production commerciale, sans prétentions de jeu, nous voici devant une œuvre d'effets spéciaux, de rebondissements en série, de violence, de sang qui giclé, de têtes qui roulent et de pieux plantés en plein cœur. *Wes Craven Presents: Dracula 2000* ne possède de fait qu'une valeur de divertissement pour ceux qui apprécient le genre. Il ennuiera sans doute tous les autres.



Gerard Butler dans le rôle du vampire, dans *Wes Craven Presents: Dracula 2000*.



Matt Damon et Penelope Cruz dans *All the Pretty Horses*, de Billy Bob Thornton.

# Un western d'un ennui abyssal

ALL THE PRETTY HORSES

Réalisation: Billy Bob Thornton. Avec Matt Damon, Henry Thomas, Penelope Cruz, Lucas Black. Scénario: Ted Tally. Image: Barry Markowitz. Montage: Sally Menke. Musique: Marty Stuart. États-Unis, 2000, 117 minutes.

MARTIN BILODEAU

Les éloges discutables qu'il a reçus à la sortie de *Sling Blade*, son premier long métrage dans lequel il tenait le premier rôle, ont donné à Billy Bob Thornton la latitude dont il avait besoin pour se construire une réputation d'acteur. Son retour derrière la caméra, quatre ans plus tard (si on exclut *Daddy and Them*, jamais sorti ici), n'étonne personne, pas plus que *All the Pretty Horses* ne contredit sa réputation surfaite de cinéaste prometteur. En fait, on devine, à travers les faux raccords et les ellipses abruptes de ce western d'un ennui abyssal, les heures de torture qu'il a dû causer dans la salle de montage.

Le scénario de Ted Tally (*Silence of the Lambs*), qui en est à son deuxième four cette année

(*Mission to Mars*), est tiré d'un roman à épisodes de Cormack McCarthy racontant les aventures de John Grady (Matt Damon), jeune rancher texan qui, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, part à la recherche d'un Ouest défunt, que lui-même et son «buddy» Rawlins (Henry Thomas) espèrent trouver dans les plaines du Mexique. Sur la route, ils font la connaissance de Blevins (Lucas Black), un adolescent tourmenté qui entreprend de les suivre, et de changer le cours de leur histoire. Du ranch où Grady a gagné l'estime du patron (Ruben Blades) et le cœur de sa fille (Penelope Cruz), jusqu'au pénitencier où un malentendu (causé par Blevins) leur fera connaître le visage le plus laid de l'espèce humaine, les deux cow-boys vivront une véritable odyssée initiatique, avec à la clé la découverte d'une vérité intérieure qui les rappellera sur le chemin de la maison.

Le climat crépusculaire qui baigne *All the Pretty Horses* évoque *Legends of the Fall* et *Unforgiven*, sans le lyrisme du premier ni l'économie dramatique du second. La très belle musique de Marty Stuart a beau tenter de ressusciter l'esprit du western d'an-

ten, encore faudrait-il que les images soient à la hauteur, et que le film bénéficie d'un souffle épique qui lui permettrait de transcender la caricature, les images d'Épinal et l'exercice de linguistique (l'accent texan est amplifié jusqu'à l'inaudible).

Reste une performance honorable de Matt Damon, un Gary Cooper moderne à qui un meilleur scénario aurait permis d'étoffer un personnage aux contours flous, dont les gestes et les amitiés s'avèrent impossibles à interpréter. A plus tard, aussi, la renaissance d'Henry Thomas, le petit héros de *E.T.* qui, bien que doué, n'a pas encore trouvé le film capable de le propulser, adulte, à l'avant-plan. Outre Penelope Cruz, en poupée latine aux glandes lacrymales généreuses, l'aventure de *All the Pretty Horses* s'enrichit finalement de l'amitié de quelques bons pots (Bruce Dern, Sam Shepard), venus appuyer, le temps d'une ou deux scènes, le projet de Billy Bob Thornton. Sans toutefois extraire le cinéaste et sa mise en scène anémique du nuage de poussière dans lequel ils se sont engouffrés à la suite de ces jolis petits chevaux dont on ne demandait pourtant qu'à admirer le pelage.

# « UNE EXPLOSION D'ÉMOTIONS QUI VOUS COUPERA LE SOUFFLE ! »

Unique, grisant et inoubliable. Robert Zemeckis réussit parfaitement à vous faire vivre chaque minute comme si vous y étiez. Un film d'inspiration de grand talent à l'impact énorme qui remue autant qu'un train à grande vitesse. Une interprétation titanesque de Tom Hanks.

Rex Reed, NEW YORK OBSERVER

« Un des films les plus inoubliables que vous verrez. »  
Jeff Craig, SIXTY SECOND PREVIEW

« Bravo ! »  
EBERT & ROEPER AND THE MOVIES

« Un récit hypnotisant. »  
David Denby, THE NEW YORKER

« Vous sortirez du cinéma remplis d'admiration. »  
Joel Siegel, GOOD MORNING AMERICA

TOM HANKS

UN FILM DE ROBERT ZEMECKIS

# SEUL AU MONDE

TWENTIETH CENTURY FOX et DREAMWORKS PICTURES PRÉSENTENT PRODUCTIONS IMAGEMOVERS / PLAYTONE UN FILM DE ROBERT ZEMECKIS TOM HANKS HELEN HUNT « SEUL AU MONDE » NICK SEARCY MEGEY COMBES ALAN SILVESTRI CÉCILE DE LOUVOIS JOANNA JOHNSTON MONTY BRADSHAW ARTHUR SCHMIDT RICK CARTER DON BURGESS A.S.C. JOAN BRADSHAW STEVE STARKEY TOM HANKS ROBERT ZEMECKIS JACK RAPKE WILLIAM BROYLES, JR. www.castawaymovie.com

VERSION FRANÇAISE		VERSION ORIGINALE ANGLAISE	
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN ✓	FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTRÉAL ✓	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) ✓	LES CINÉMAS LANGELIER 6 ✓
MEGA-PLEX™ GUZZO JACQUES CARTIER 14 ✓	MEGA-PLEX™ GUZZO PONT-VIAU 16 ✓	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour) ✓	CINÉMA ST-EUSTACHE ✓
CINÉPLEX ODÉON CHATEAUGUAY ENCORE ✓	CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION ✓	CINÉPLEX ODÉON PLAZA DELSON ✓	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ✓
LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 8 ✓	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 8 ✓	GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE ✓	CAPITOL ST-JEAN ✓
LAISSEZ-PASSER REFUSÉS		CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE ✓	CINÉMA PINE STE-ADELE ✓
FAMOUS PLAYERS PARAMOUNT ✓	FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTRÉAL ✓	CENTRE EATON ✓	FAMOUS PLAYERS COLISEE KIRKLAND ✓
CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) ✓	MEGA-PLEX™ GUZZO SPHERETECH 14 ✓	CINÉPLEX ODÉON CÔTE-DES-NEIGES ✓	CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mail) ✓
LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11 ✓	FAMOUS PLAYERS VERSAILLES ✓	FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL ✓	MEGA-PLEX™ GUZZO PONT-VIAU 16 ✓
À L'AFFICHE!		SON DIGITAL	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD ✓
			CINÉMA CARNIVAL CHATEAUGUAY ✓

eCentris

CHER PÈRE NOËL PRÉCÉDÉ DE LUDOVIC, UNE LOUPÉE DANS LA NEIGE

**Matinées Ciné-Kid du 24 au 31 décembre** (relâche le 25)

Horaires + infos: 514.847.2206 / www.ex-centris.com Adulte 6\$ / Enfant 2\$

CINÉ-KID

4<sup>e</sup> édition

# CONCOURS

## «Jeunes critiques en arts visuels»

UNE PRODUCTION DU CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Dans le cadre de la 2<sup>e</sup> édition de la Biennale de Montréal, le Centre international d'art contemporain de Montréal (CIAC) tenait la 4<sup>e</sup> édition du Concours «JEUNES CRITIQUES EN ARTS VISUELS». S'adressant aux étudiants et aux étudiantes des écoles secondaires et des collèges de la Communauté urbaine de Montréal, le Concours vise à sensibiliser le jeune public à l'art contemporain en l'invitant à écrire un texte personnel sur des œuvres d'art.

Entre le 28 septembre et le 29 octobre 2000, une trentaine d'établissements scolaires ont bénéficié de 43 visites commentées. Au total près de 2 000 étudiants ont visité la Biennale de Montréal, sans compter les universitaires. Les œuvres choisies pour le Concours étaient celles de Germaine Koh, de Diane Landry, de Jean-Pierre Gauthier, de Nicolas Baier et du Groupe Klat. Le meilleur texte de chaque classe, sélectionné par les enseignants et les enseignantes, a été par la suite présenté à un jury indépendant composé de Francine Paul, conservatrice de la Collection de la Banque Nationale, Anne-Marie Ninacs, critique d'art et commissaire indépendante, Bernard Lamarque, critique d'art au Journal Le Devoir et Claude Gosselin, directeur général et artistique du CIAC.

Les résultats du concours ont été annoncés au Goethe Institut Montréal le 15 décembre dernier. Les membres du jury ont lu des extraits des textes primés et les lauréats se sont mérité chacun des prix d'une valeur de 700\$, offerts par les différents commanditaires.

Nous remercions tous les participants et les participantes, les professeurs et les commanditaires, ainsi que le personnel du CIAC pour l'enthousiasme qu'ils ont démontré envers ce projet. Le succès remporté cette année a convaincu nos partenaires publics de renouveler leur appui pour la réalisation de la 5<sup>e</sup> édition qui aura lieu en 2001.

CLAUDE GOSSELIN  
Directeur général et artistique, Centre international d'art contemporain de Montréal

**C'EST FOU CE QUE** deux personnes peuvent penser différemment! Je l'ai constaté lors de ma récente visite à la Biennale de Montréal. On voyait bien la très différente perception de l'art contemporain d'un artiste à l'autre. Évidemment, j'ai pu contempler plusieurs œuvres. Parmi ces œuvres, j'en ai retenu une plus particulièrement. Elle semblait avoir obtenu un plus grand intérêt du public et, pour ma part, elle m'a impressionnée dans son ensemble ainsi que dans ses détails. Il s'agit de l'œuvre d'aviation de Diane Landry.

C'est en entrant dans la pièce sombre que j'ai vu l'œuvre de Mme Landry. J'avais déjà une vague idée de ce qu'était cette œuvre avant mon arrivée, mais la voir fut une autre chose. De part et d'autre de la pièce, se déployaient une vingtaine de parapluies dans un mouvement perpétuel et toujours changeant. L'effet était saisissant!

Les parapluies avaient chacun leurs particularités. Ces derniers, parés de rubans à mesurer sur toute leur longueur, étaient fixés debout sur des caisses de bois. Ouvertes sur le côté dirigé vers le public, ces caisses dévoilaient le mécanisme permettant le mouvement qui, combiné avec la lumière, créait un superbe effet visuel. Comment? Eh bien, les parapluies en s'ouvrant et se refermant sur eux-mêmes projetaient des ombres au plafond, telles des fleurs qui s'épanouissent pour ensuite se flétrir. En effet, des lampes placées stratégiquement faisaient en sorte que les ombres des parapluies semblaient être des fleurs. Pour finir le tout, l'artiste a fait un

### LA BEAUTÉ DE L'ART

Niveau secondaire 1,2,3, programme régulier  
La lauréate est **Le Kiem Quynh Bui**  
de l'école **Sophie-Barat**  
Professeur : Michel Stringer

ajout auditif : des accordéons-jouets soufflaient des sons au rythme des parapluies. Des sons qui s'identifiaient à la respiration. Tous ces éléments combinés créaient une sorte d'hypnose bienfaisante, comme si pendant un certain temps, plus rien n'existait à part l'œuvre et vous-même.

L'école d'aviation semble n'avoir aucun thème en particulier, mais pourtant, nous pouvons la relier à tant de mots évocateurs. Le mouvement des parapluies, le son des accordéons, les effets de lumière, les caisses ouvertes jusqu'aux rubans à mesurer, tous ces détails ont une signification. Entre l'ombre et la lumière, l'idée du mal et du bien s'ajoute. À travers les différents parapluies, on retrouve la diversité d'une société. Les rubans et l'ombre des fleurs au plafond viennent marquer la croissance, le passage du temps. Le mouvement perpétuel évoque notre constante progression dans l'histoire. Sans oublier le son de la respiration qui nous rappelle qu'on est toujours en vie. Cependant, tout cela peut aussi se résumer en un mot, un seul, mais qui en dit très long : la vie. Ce n'était peut-être pas l'intention de l'artiste, mais son œuvre fait référence à la vie, celle à l'intérieur de nous et la même qui nous entoure.

Ceci dit, si cette œuvre m'a autant marqué, c'est à cause de l'aspect positif qui s'en exalait. Il y avait une telle grâce dans le montage. Enfin, il y avait aussi cette chaleur, peut-être due aux lumières, si douce et accueillante. Cela m'a charmée quoi!

**EN ENTRANT DANS** le Palais du Commerce avec ma classe de français, je n'avais aucune idée de ce que les œuvres d'art auraient l'air. Je trouvais que la plupart des œuvres étaient pas mal étranges, et celle de Germaine Koh n'était pas une exception. Cependant, il y avait quelque chose qui me faisait réfléchir dans cette œuvre bizarre faite de vieux livres.

Germaine Koh a créé Forum en l'an 2000. L'œuvre est une installation de livres abandonnés sur le site. L'artiste a organisé ces livres sur le sol, en rangées horizontales, les uns sur les autres. Ils sont placés identiquement sur les deux côtés de la salle. Les livres, des deux côtés, sont parfaitement alignés, ne laissant aucun espace entre une rangée et le mur. Il y a un passage au milieu, invitant des visiteurs à entrer et s'asseoir sur ces gradins de livres. Donc, les visiteurs jouent un rôle actif dans cette œuvre. Le sujet de l'œuvre est «le temps». Avec chaque visiteur, l'organisation des livres et la façon de les percevoir change. Par exemple, il y avait des empreintes de pieds sur les livres où les gens ont marché. Un côté de la rangée à gauche était un peu en désordre ou peut-être quelqu'un a essayé de ranger des livres qui sont tombés. L'artiste voulait montrer comment les choses se transforment avec le temps.

### UN FORUM DE LIVRES

Niveau secondaire 4 et 5, français langue seconde  
La lauréate est **Naïla Ramji**  
de la **Trafalgar School For Girls**  
Professeure : Chantal Lalonde

Mon interprétation de cette œuvre est que chaque livre est comme une personne. Tout le monde change avec le temps. Comme avec les livres, il y aura des gens qui nous aiment et des gens qui nous haïssent, des gens qu'on ennuie et des gens qu'on fait rire ou pleurer. Le temps nous vieillit. On ne reste jamais neuf, mais nos «couvertures» se transforment. On développe des cicatrices et des rides, comme les taches sur les livres. Le temps change nos couleurs aussi. Avec le temps, on perd notre vivacité comme les livres qui jaunissent. Nos expériences nous apprennent des leçons difficiles, compliquées ou merveilleuses. Cela nous fatigue, mais au lieu de vieillir, on semble plus intéressant pour les autres. On a plus de caractère. On est formé par les doigts des personnes qu'on a connues. Cependant, l'histoire elle-même ne change pas. Dans l'œuvre de Germaine Koh, les livres ont été déplacés ou gâchés, mais leur substance n'a pas changé. On change de lieu, de formes et même de personnalité, mais notre âme ne change jamais.

J'ai vraiment aimé cette œuvre parce qu'elle a l'air si étrange qu'elle m'a permis cette interprétation. Après avoir cherché la signification de l'œuvre de Germaine Koh, je suis enrichie.

**PÉNÉTRER DANS UN** grand espace vide privé de lumière est pour la plupart des gens peu significatif. Malgré ce fait, le collectif Klat présentait, dans le cadre de l'édition deux mille de la Biennale de Montréal au Palais du Commerce, une œuvre sans titre qui se constituait d'une pièce vide qu'on avait peint de rochers sur les murs éclairés seulement par une lumière qui faisait en sorte que ces derniers étaient phosphorescents. Sans trop d'appréhension, j'étais sur le point de vivre une expérience hors du commun.

Avant de pénétrer dans la pièce, «pas de commentaires» a mentionné la guide en soulevant l'épais rideau noir servant de porte d'entrée. Dès que j'ai mis les pieds dans la pièce et inspecté les lieux, j'ai compris, à défaut de matériel concret, que la compréhension de l'œuvre devait être cérébrale. En constatant que je me trouvais dans une grande pièce asymétrique dans laquelle des rochers, semblables les uns aux autres, étaient peints sur les murs, j'ai commencé à me questionner : pourquoi Klat a-t-il transformé ainsi l'espace qu'on leur avait attribué? Comment dois-je interpréter une œuvre qui n'existe pas physiquement? Revenons donc au moment de la découverte.

Plus je m'avance profondément, plus je me sens pénétré par l'ambiance de froidure qui régnait dans la pièce. Je me suis retourné, puis j'ai aperçu la dizaine d'autres élèves qui, comme moi, marchaient dans des directions imprécises afin de comprendre la raison d'être de cette œuvre sans titre. Me voilà, quelques secondes plus tard, habité par un bien drôle de frisson. Tous ces individus, dont seule la silhouette est perceptible, se demandent où ils sont. La main d'un d'entre eux s'approche d'un geste prudent près d'un mur; ce mur est concret, semble-t-il constater. Le seul bruit présent est celui de leurs pas lents et incertains semblables à ceux d'un animal en cage. Ce n'est guère sécurisant! Me voilà aux prises avec cette conception humaine de la mort qui se concrétise devant mes yeux. Je m'arrête, remettant en question mon esprit rationnel : mon imagination me trompe. Incapable de me battre contre cette froide atmosphère, je me trouve maintenant devant un endroit du mur où rien n'a été peint; il

### PERCEPTION DE NOIRCEUR

Niveau collégial, français langue seconde  
Le lauréat est **Yanick Lapointe**  
du **Collège Dawson**  
Professeur : Christian Paré

est impossible de discerner la distance qui nous sépare. J'ignore si je peux faire quelques pas devant moi ou si le mur se trouve à mes pieds. Où suis-je? Serait-ce le purgatoire? Des êtres au visage masqué par la noirceur et pas du tout familiar avec cet endroit défilent dans l'espace libre sans prononcer un seul mot, un son qui serait, dans une telle circonstance, fort rassurant.

Je me dirige maintenant vers la sortie, indiquée par un mince fil de lumière qui démarque le rideau noir. Sans le vouloir, je m'approche plutôt d'une espèce de cavité circulaire, peinte elle aussi. Je ne l'avais pas remarquée à mon arrivée. Celle-ci pourrait-elle être la «vraie» porte de sortie, celle qui mène tout droit en enfer? Je remarque l'effet de contraste avec la lumière extérieure du Palais du Commerce qui symbolise la vie. Après être arrivé dans ce purgatoire, dois-je en ressortir par cette porte unidirectionnelle dont nul ne peut échapper?

Je suis seul devant le rideau noir, les autres élèves étant partis avec la guide. J'ai l'impression que j'ai échappé à la mort. Une fois auprès de mes confrères, je me rends compte que je n'ai échappé qu'à mon imagination. C'est probablement ce que les cinq membres de Klat voulaient faire sentir au spectateur. De plus, contrairement aux autres œuvres où je jouais le rôle de simple témoin, ici j'étais présent au cœur de l'œuvre dans toutes ses dimensions. Klat, avec la collaboration essentielle de ma propre imagination, m'a fait comprendre pourquoi la guide ne pouvait pas, peu importe ses intentions, commenter mais surtout décrire cette pièce vide de matière, mais remplie d'indices inhibiteurs à la création. Peut-être est-ce parce que j'ai cette tendance à embarquer facilement dans des ambiances ou atmosphères même si elles ont été créées de toutes pièces. De plus, les autres spectateurs présents ont joué un rôle capital pour ce qui est de mon interprétation de l'œuvre. Voilà comment je perçois cette noirceur, qui, quelques jours avant l'Halloween, m'a porté à réfléchir aux instants que je vivrai à l'heure de ma mort. À vous de donner vie à ces folles pensées!



De gauche à droite: Claude Gosselin, directeur général et artistique du CIAC; Dominique Hamel, lauréate; Francine Paul, de la Collection de la Banque Nationale; Germain Lefebvre, conseiller culturel au Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal; Laurence Dauphinais-Darrick, lauréate; Anne-Marie Ninacs, commissaire indépendante; Le Quiem Quynh Bui, lauréate; Bernard Lamarque, critique d'art; Naïla Ramji, lauréate; Jean-Yves Bastarache, responsable du secteur Jeune public au ministère de la Culture et des Communications du Québec, direction de Montréal; Patricia Garceau, mention spéciale. Étaient absents: Yanick Lapointe, lauréat et Marie-Ève Bourgeois, mention spéciale.

### IL EST TOUJOURS LÀ,

il règle nos vies, nous angoisse, se modifie continuellement tout en restant le même, on le connaît et pourtant on ne le verra jamais. Il aurait même pu ne pas exister! Le temps est quelque chose qui a toujours été abstrait. C'est aussi quelque chose qui fait parler. Plusieurs artistes participant à la Biennale de Montréal qui se tenait dans l'ancien Palais du Commerce, ont voulu s'exprimer sur ce sujet. La réalisation de l'un d'entre eux, Nicolas Baier, m'a particulièrement attiré.

Peintre, menuisier ébéniste, Nicolas Baier utilise surtout la photographie comme médium d'expression. Né en 1967 à Montréal, il étudia à l'Université Concordia et obtint un baccalauréat en arts plastiques. Ses premières expositions se firent en 1992 à la Galerie de l'Université Concordia, puis au Centre de diffusion Clark en 1993, 1995 et 1998. Il a aussi exposé au Centre des arts actuels SKOL l'année dernière et participé à deux expositions collectives, l'une au Mexique en 1994, l'autre au Musée d'art contemporain de Montréal en 1997.

En plus de la photographie, Nicolas Baier utilise une technique de montage propre à ses œuvres. Il crée en effet une sorte de mosaïque représentant un élément complet à l'aide d'images totalement différentes et hétérogènes. Pour diriger ce «collage», il utilise le schéma de la grille.

Cette grille est bien présente dans l'œuvre que l'on peut observer à la Biennale, surtout dans une des trois images qui la compose. Elle est constituée de 144 carrés illustrant une fraction de

### CHAMBRE, 2000

Niveau secondaire 4 et 5, programme régulier  
La lauréate est **Dominique Hamel**  
du **Pensionnat Saint-Nom-de-Marie**  
Professeure : Danielle Perras

la chambre de l'artiste. Ces carrés sont issus de photographies prises à différents moments de la journée, sur une longue période de temps. En regardant l'ensemble de l'œuvre, en plus de découvrir l'univers de Nicolas Baier, comprenant son lit au premier plan ainsi que le mur et un bout de la porte de sa chambre, nous pouvons observer l'effet du temps sur cette pièce. Variations de couleurs, d'éclairages, déplacements, ajouts ou retrais d'objets, on voit que le temps est en fait la perpétuelle évolution des choses. La vie est faite de changements et on ne peut y échapper.

La même image est reprise dans les deux autres parties de l'œuvre. Seul le nombre de divisions diminue. L'artiste aurait-il voulu nous faire remarquer que la perception du temps peut varier? Que quand notre vie est remplie de choses, comme dans l'image décrite plus haut, on ne voit pas le temps et que quand elle nous semble vide, on le trouve long? En ayant comme sujet la chambre à coucher, univers propre à chaque individu, voulait-il nous démontrer que cette perception du temps est une chose très personnelle, qui varie d'un être à l'autre?

Pourtant, à travers tous ces changements, le lit, le mur et la porte restent toujours au même endroit. Est-ce pour démontrer que l'homme, bien qu'il se modifie lui-même, est toujours à la recherche d'une certaine stabilité et d'une certaine structure? Ou bien peut-être est-ce simplement un moyen qu'a trouvé l'artiste pour avoir le dernier mot dans l'histoire, une sorte de pied de nez à ce temps qui ne peut rester une seconde en place...

### L'EXISTENCE ÉPHÉMÈRE

de la Biennale de Montréal a probablement inspiré ses concepteurs qui nous offrent une superbe exposition thématique sur le temps, nommée : «Tout le temps». Cette exposition nous présente des artistes contemporains dont les œuvres varient dans l'espace-temps de la sculpture à la photographie, en passant par les installations, le dessin et autres formes d'arts visuels qui combient, de diverses manières, l'absence de la peinture.

Il y a une œuvre dont le nom me prédestinait à me questionner puis à me transformer, c'était : «Le grand-ménage» du radical et ubuesque Jean-Pierre Gauthier. Il débute son installation en 2000, mais ne la laisse pas crouler dans le statisme et la fait constamment évoluer. Dans les quatre espaces de son installation, Gauthier fait tourner les vadrouilles, balais, seaux et outils dans un charivari de sons et de couleurs. C'est un technicien généreux qui partage sa création entre l'art visuel et le pur bricolage. Pour lui, la musique passe avant tout et il se détache de l'hégémonie du visuel lorsque, dans une de ses pièces, il crée un symétrique concert expérimental où les seaux remplis d'huile, les pesées de métal et les ressorts transforment une simple douche en maréage futuriste où mon oreille a pu percevoir le coassement des ouaouarons métalliques. L'univers sonore est également très présent dans les autres pièces où nous sommes submergés par les cliquetis chaotiques de cintres hors du contrôle des hommes et par une kyrielle d'autres excroissances musicales activant une frénésie poétique au bout de fils et de tuyauteries. La musique est une caractéristique prédominante dans l'évolution de l'artiste, puisque même dans une de ses anciennes œuvres, «Salle d'eau II», il incorporait concrètement des instruments de musique à son installation.

Après Duchamp et Kafka, Gauthier, sans leur ressembler, renoue avec le mythe de la machine. Il crée un monde d'ingénierie alambiquée où les objets sont mis en marche par des senseurs qui dirigent des compresseurs à air. Ces saltimbanques mécaniques supportent les deux thèmes du temps et de la sexualité. La représentation d'une pièce, où la souillure prédomine, fait bien prévaloir la transformation par le temps lorsque le bouillonnement d'une eau

### UN GRAND-MÉNAGE... DE SOCIÉTÉ

Niveau collégial, programme régulier  
La lauréate est **Laurence Dauphinais-Darrick**  
du **Collège André-Grasset**  
Professeure : Jocelyne Aumont

souillée éclabousse une bouteille sculptée en savon dur et la transfère petit à petit. Elle nous rend également témoin d'un symbole sexuel lorsque la mousse coule autour d'un tuyau de plastique pour retourner à sa source, dans son seau.

Dans la troisième pièce, les jets d'eau transforment à leur tour des bouteilles en savon dur dont les résidus liquides bleus créent des formes érotiques sur du papier hygiénique, également en pain de savon, placé dans les cabinets de toilette. Tous les sens sont importants pour Gauthier, car en plus de sa sculpture sonore, il stimule notre odorat en nous confrontant à toutes sortes d'odeurs qui nous montent au nez et qui nous aident à ouvrir les yeux.

Toutefois, la scène la plus intéressante est, selon moi, la quatrième. Elle nous transporte littéralement loin du musée dans un monde méconnu où les hommes ne sont plus rois et où les objets reprennent leur vraie nature. Gauthier y fait une réelle critique sociale en nous faisant constater que, dans notre univers où la propreté est mise sur un piédestal, nous passons notre temps à salir bien plus qu'à nettoyer, ne serait-ce que par tout ce gaspillage produit par la consommation reliée à la «cleaning business». Et d'où vient cet immense besoin de purification? Tentons-nous de désincruster à tout prix les bavures qui souillent notre image et notre conscience? Sur ce point, Gauthier a visé juste. L'aliénation de l'homme face à ce qu'il consomme le pousse à faire le désordre en tentant de faire de l'ordre et par la suite, de se déculpabiliser en se noyant dans le nettoyage.

Les installations de Jean-Pierre Gauthier bouleversent et dérangent dans le but probable d'inviter le visiteur à la douce ou forte révolte. Il utilise ce qui pourrait nous sembler les objets les plus froids du monde et leur inculque une grande mission : celle d'accrocher tous nos sens pour leur faire vivre leur propre harmonie dans le bruit, le silence, le chaos, la symétrie, les paradoxes... le temps. Il nous confronte à la source de la vie, la sexualité, et à la fin de la vie, la perte de l'homme dans ses propres créations. Mais cette situation ne peut s'avérer qu'éphémère; et pour ce faire, il serait essentiel de populariser, et même d'universaliser, l'idée de faire vraiment «le grand-ménage».

CIAC - Centre international d'art contemporain de Montréal  
producteur de la 4<sup>e</sup> édition du Concours «JEUNES CRITIQUES EN ARTS VISUELS» remercie



Les textes primés seront également publiés dans un Bulletin du CIAC et sur le site du CIAC : <http://www.ciac.ca>

Concours «Jeunes critiques en arts visuels»  
Une idée de Sylvie Raymond  
Coordination : Annie Binette, Annie Gaudreau, Sylvie Moncion - Stagiaire : Estelle Sultan - Recherche de prix : Lise Fradet  
Communications : Pierre Pilotte et Jacinthe Baril

Nous remercions les animateurs et les animatrices de la Biennale de Montréal 2000, les membres du jury et tous nos partenaires.  
Nos remerciements vont également aux enseignants et enseignants des établissements scolaires participants.

Centre international d'art contemporain de Montréal  
C.P. 760 Place du Parc, Montréal, Qué. H2W 2P3  
Tél.: 514.288.0811  
Directeur général et artistique : Claude Gosselin

**ciac**

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

# Un coffret de rock aux yeux bleus pour Noël

**LEGACY**  
Rick Nelson  
Coffret de quatre disques  
Capitol (EMI)

Au contraire des parutions courantes, le chroniqueur ne reçoit pas d'office les coffrets, intégrales et autres belles mises en boîte des grands et pas si grands artistes du siècle. Faut les demander, et puis espérer. Parmi les nouveautés de l'automne 2000, celui des Supremes m'aurait bien plu: je l'attends toujours. Je n'ai toutefois pas réquisitionné les coffrets de Freddie Mercury, de Genesis (*Archives 2 - 1976-1992*), des Eagles ou de Los Lobos: j'ai ce qu'il me faut en albums originaux. Mais j'ai insisté fort et obtenu le plus formidable cadeau imaginable pour l'indécrottable fan de rock'n'roll des origines que je suis: la belle boîte aux yeux bleus de Rick Nelson, l'inestimable coffret *Legacy*.

Il faut préciser que je tiens Rick Nelson pour le digne dauphin d'Elvis. Tout de suite après le Hillbilly Cat de Memphis, dans mon livre, il y a le p'tit gars d'Ozzie et Harriet Nelson. Membre à part entière du Rock'n'Roll Hall Of Fame, rockeur préféré de John Fogerty, il est bien à sa place aux côtés des Carl Perkins, Jerry Lee Lewis et autres Eddie Cochran. Un vrai de vrai rock'n'roller, ce que l'on sait trop peu, probablement parce qu'il avait pour tares d'être beau gosse aux yeux trop bleus, de respirer la gentillesse à cent pieds et, surtout, d'être né dans l'une des premières familles télévisuelles de l'Amérique. Papa chef d'orchestre, maman chanteuse, et leurs garçons Dave et Ricky furent en effet pendant près de vingt ans les vedettes des *Adventures Of Ozzie And Harriet*. Des millions de téléspectateurs virent littéralement grandir le petit Ricky, de bambin à jeune adulte. De Ricky à Rick.

En avril 1957, à seize ans, fou de rockabilly, il suggéra au paternel une idée d'épisode où il chanterait du Fats Domino. Miracle, le fiston avait du talent. Du jour au lendemain, Ricky fut bombardé idole des jeunes. Notez la nuance: idole, pas rockstar. Malgré ses dizaines de fabuleux exemples de pur rockabilly (*Believe What You Say, I Got A Feeling, If You Can't Rock Me, It's Late, Stood Up*), gravés à l'aide des meilleurs musiciens des alentours (dont l'extraordinaire guitariste James Burton, futur accompagnateur attitré d'Elvis), c'est le chanteur de ballades aux yeux bleus qui conquiert les cœurs. Remarquez, il les chantait magnifiquement, ces slows: Rick Nelson possède avec Richard Anthony, Colin Blunstone des Zombies et notre Bruce des Sultans l'un des plus doux et agréables timbres qui soient. Écoutez *Lonesome Town, Travelin' Man* ou *Poor Little Fool*: autant de caresses.

Cela suffirait à justifier tout un coffret: Rick Nelson a en plus réussi, à la fin des années 60, un remarquable retour, pionnier avec les Byrds et autres Flying Burrito Brothers de la fusion du country au rock. Avec des musiciens qui deviendront les Eagles, il interpréta brillamment Dylan (*She Belongs To Me*), The Band, CCR. Mal reçu dans un festival rétro à New York parce que trop chevelu, il écrivit en 1972 une réplique qui devint sa plus belle chanson, l'admirable *Garden Party*: «*If memories are all I sing / I'd rather drive a truck.*» Jusqu'à sa disparition en 1986

dans un accident d'avion, le dernier des quatre disques en témoignage, le niveau de qualité baissa à peine. Difficile d'en dire autant pour Elvis.

Il y a parmi la centaine de titres du coffret, outre la quinzaine d'inédites, au moins deux tiers de parfaites réussites, correspondant à toutes les époques: le phrasé tout en retenue de *Be Bop Baby* en 1957, le nougat fondant de *Sweeter Than You* en 1959, le fameux solo de Burton dans *Hello Mary Lou* en 1961, la puissance de *Mystery Train* en 1967, la délicate version de *Mama, You've Been On My Mind* en 1978, la ferveur néo-rockabilly de *Do You Know What I Mean* en 1986. Il y a peu ou pas de corpus plus consistant que celui de Rick Nelson. L'idole des jeunes qui aimait autant le rock que ses fans les yeux bleus.

Sylvain Cormier

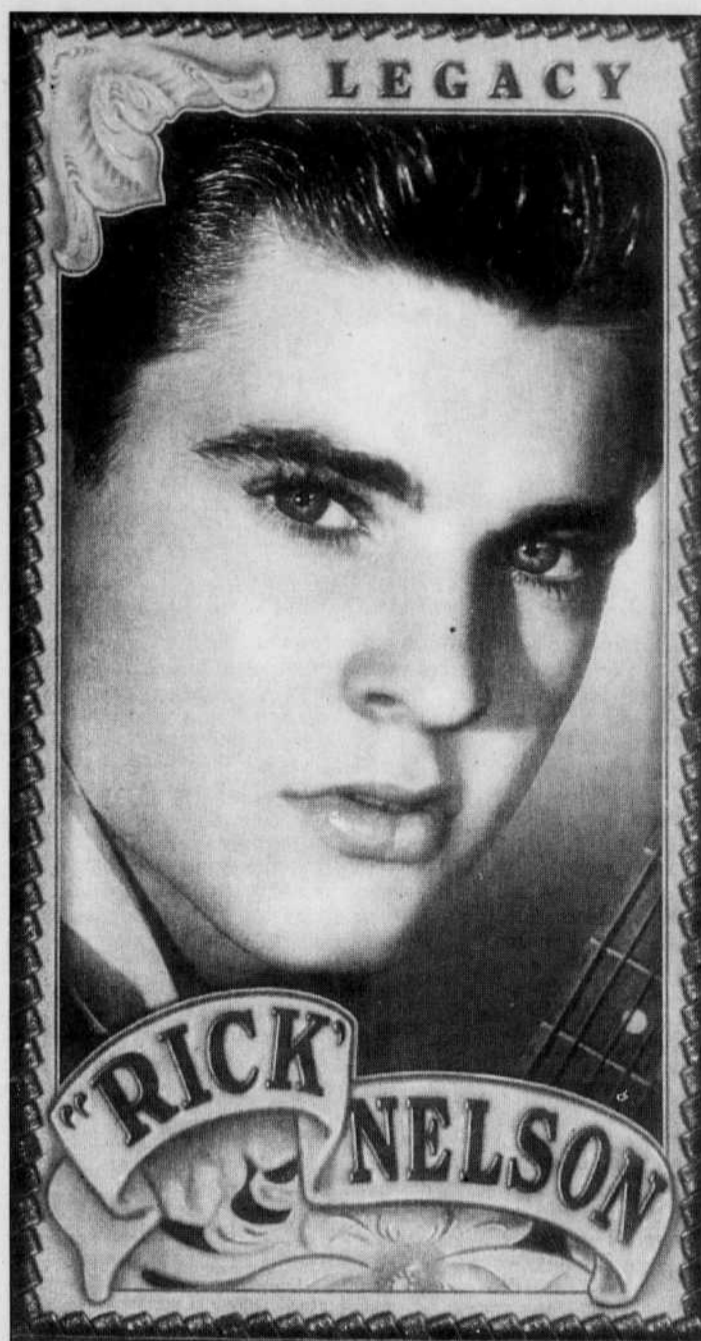
**TIME PRESENTS  
MUSIC MEN  
THE ULTIMATE  
COLLECTION OF MEN  
IN MUSIC**  
Artistes divers  
Compilation double  
Warner

C'est toujours tentant, une compilation ramasse-tout, surtout quand on a le cadeau de dernière minute au bord du désespoir. C'est comme *L'État du monde* ou *L'Université de tous les savoirs*, on se dit: voilà l'essentiel en une seule ligne sur la facture mensuelle de Visa. Quelle aubaine, se dit-on: alignés comme à la parade, tous les messieurs qui ont compté pour plus que des prunes en chanson pop depuis que le monde est monde. En vitrine, de fait, le disque annonce chic: Dean Martin y côtoie Marvin Gaye, le cher Nat King Cole y fait risette à ce bon Rod The Mod. Le consommateur défile la liste des titres à l'endos et l'effet est fait: de Louis Armstrong à Joe Cocker, on a les meilleurs grognements, de Johnny Mathis à Aaron Neville, on a les suaves, de Roy Orbison à Al Green, on a les divins, de Fats

Domino à Carl Perkins, on a les pionniers du rock. Rien à redire? Il faut dire, justement, que les absents ne font pas de tapage. Si, au moins, comme sur les paquets de cigarettes, on prenait la peine de nous avertir en haut du boîtier: «*Sont omis Frank Sinatra, Elvis Presley, John Lennon avec ou sans les Beatles...*»

Morale à trente sous: il n'y a pas plus de florilège ultime des meilleurs vocalistes que de remède miracle pour le cancer. La solution est simple et onéreuse: acheter beaucoup de disques. Pas moyen de faire l'économie d'une bonne petite discothèque. Constat rassurant.

S. C.



## Et pourquoi pas l'électronica?

Un tempo lent et des mélodies subtiles et raffinées

NICOLAS CHOUBEAU

Les adeptes du bas de Noël savent au moins une chose: c'est bien que, dans l'ère où nous vivons, bien peu d'objets puissent se glisser dans un espace aussi réduit. Il faut donc oublier la console de jeu ou le nouveau Harry Potter de 650 pages. Dans ces circonstances, la meilleure option demeure sans doute le disque compact. Mais encore faut-il savoir s'y retrouver dans la multitude de produits offerts. Certains choisiront le certificat cadeau, mais quel présent banal et impersonnel...

La musique dite électronique prend de plus en plus de place sur les rayons et on voudra peut-être offrir certains incontournables de cette année, ainsi qu'une nouveauté qui voit le jour juste à temps pour Noël. La catégorie «électronica» se ramifie en une multitude de sous-genres mais on s'attardera ici au downbeat, style plus accessible, caractérisé par un tempo lent et des mélodies subtiles et raffinées.

Plus tôt cette année, Tosca, formé en 1996 à Vienne par Richard Dorfmeister, moitié créatrice du célèbre duo Krüder & Dorfmeister, et Rupert Huber, lançait *Suzuki*. Avec ses mélodies suaves et subtiles et ses ambiances léchées et sensuelles, cet album purement instrumental devait devenir un des faits saillants de l'année. Une habile combinaison de dub et d'atmosphérique délicatement étalée sur une rythmique douce et envoiante qui saura faire chavirer toute âme un peu sensible.

Qualifié d'album de l'année un peu partout dans le monde, *Supermodified*, d'Amon Tobin, mérite également les plus grandes éloges. Avec ce disque, le Brésilien d'origine surpasse sa réputation de virtuose du drum'n'bass

en explorant de nouvelles dimensions rythmiques et en incorporant à ses ambiances surréalistes une multitude de riches textures empruntées au jazz, au hip-hop et au bossa nova. Un véritable chef-d'œuvre qui ne passera pas inaperçu.

Egalement comme albums marquants de cette année: les excellents *Good Lookin Blues*, de Laika, et *The Mirror Conspiracy*, de Thievery Corporation. Comme nouveauté, c'est l'album éponyme d'Anjali qui retient l'attention. Après avoir été largement acclamé pour ses talents de DJ, cette diva refait surface avec un album séduisant où sa voix délicate et sensuelle est enfin mise en valeur. En combinant un volet organique, arrangements de cordes et de cuivres, à une rythmique intimement liée au hip-hop et au dub, l'album *Anjali* charme l'auditeur avec des ambiances riches et exotiques. Arrivé juste à temps pour Noël, l'album saura lui aussi, et admirablement, garnir votre bas.

**SUSUKI**  
Tosca  
(Studio K7)

**SUPERMODIFIED**  
Amon Tobin  
(Ninja Tune)

**THE MIRROR CONSPIRACY**  
Thievery Corporation  
(Beggars Banquet / 4 AD)

**GOOD LOOKING BLUES**  
Laika  
(Beggars Banquet / Too Pure)

**ANJALI**  
Anjali  
(Beggars Banquet / Wija)

## Top 10 de l'an 2000

DAVID CANTIN

- 1- *Agætis Byrjun*, Sigur Ros (Fat Cat/Pias)
- 2- *Levez vos skinny fists...*, Godspeed You Black Emperor! (Kranky)
- 3- *Kid A*, Radiohead (EMI)
- 4- *In a Beautiful Place In The Country*, Boards of Canada (Warp)
- 5- *Fold Your Hands Child...*, Belle & Sebastian (Matador)
- 6- *Float*, Aesop Rock (Mush/Dirty Loop)
- 7- *The Noise Made By People*, Broadcast (Warp)
- 8- *Shalabi Effect*, Shalabi Effect (Alien8 Recordings)
- 9- *Relationship Of Command*, At the Drive-In (Grand Royal)
- 10- *Supreme Clientele*, Ghostface Killah (Interscope/Universal)

Un disque révélateur où l'inspiration divine, une langue imaginaire et une sérénité troublante s'unissent pour le mieux.

Le collectif montréalais renoue avec le côté sombre et lumineux de sa quête militante. De plus, un spectacle inoubliable en décembre au théâtre Olympia.

Radiohead a réussi l'impossible en surpassant *OK Computer* et prouve qu'il demeure l'un des groupes phares de sa génération.

Même s'il ne s'agit que d'un avant-goût du prochain album, le duo écossais ose toujours sur ce nouveau maxi au titre rêveur.

Un disque plus sombre pour Belle & Sebastian, qui impression-

ne cependant toujours par la qualité de ses mélodies intemporelles.

Ce MC new-yorkais, qui n'hésite pas à collaborer avec certains membres d'Anticon, concocte sur ce tremplin un son rugueux qui rappelle les premiers pas du défunt Company Flow.

À la fois ambient et psychédélique, le premier effort de cette formation sous la gouverne de Sam Shalabi mérite plusieurs écoutes.

Une rentrée officielle pour ces artisans qui créent des ponts fertiles entre pop, électronique et dub.

À la fois ambient et psychédélique, le premier effort de cette formation sous la gouverne de Sam Shalabi mérite plusieurs écoutes.

Rien de bien nouveau mais probablement l'album rock le plus efficace de l'année. Intense et décapant.

Ghostface et RZA ont rarement aussi bien paru que sur ce *Supreme Clientele* où le Wu-Tang gagne de nouveau des points.

**GROUPE Renaud-Bray**  
www.renaud-bray.com — **Champion** — **Librairie Garneau**

**SOLDE D'APRÈS-NOËL  
«BOXING DAY»  
Le 26 décembre**

**20%**  
sur tous les articles  
à prix courant \*

**50%** de rabais sur les articles de Noël sélectionnés :  
Jeux, Jouets, Papeterie, Cadeaux ...

**Montréal**

5252, ch. de la Côte-des-Neiges  
Tél.: (514) 342-1515  
4301, rue St-Denis  
Tél.: (514) 499-3656  
4380, rue St-Denis  
Tél.: (514) 844-2587  
3660, rue St-Denis  
Tél.: (514) 288-0952  
1155, rue Ste-Catherine E.  
Tél.: (514) 527-4477

1432, rue Ste-Catherine O.  
Tél.: (514) 876-9119  
5117, av. du Parc  
Tél.: (514) 276-7651  
1691, rue Fleury Est  
Tél.: (514) 384-9920  
Complexe Desjardins  
Tél.: (514) 288-4844  
Carrefour Angrignon  
Tél.: (514) 365-2587

Galerie d'Anjou  
Tél.: (514) 353-2353  
Place Versailles  
Tél.: (514) 351-0350  
En région  
6925, boul. Taschereau  
Brossard  
Tél.: (450) 443-5350  
Promenades St-Bruno  
Tél.: (450) 653-0546

Centre Laval  
Tél.: (450) 682-2587  
Carrefour Laval  
Tél.: (450) 681-3032  
Carrefour du Nord  
Tél.: (450) 432-9100  
Promenades de Sorel  
Tél.: (450) 746-8771  
Promenades de l'Ouatouais  
Tél.: (819) 243-9700

**Karen Young**



L'Oratoire  
**Canticum Canticorum**

«Accessible, fin, magnifique sur toute la ligne.»  
★★★★  
A. Brunet, La Presse

Au sommet de son art d'interprète, Karen Young prouve avec éclat qu'elle est en plus une créatrice aux ressources immenses.  
★★★★

R. Tremblay, Le Soleil  
...Karen Young a collé au Canticum des notes, des sons et des rythmes fascinants...  
S. Cormier, Le Devoir

Disque compact en vente chez tous les bons disquaires



**CLAIRE LAFRENIÈRE**  
CHANSONS URBAINES  
DU QUÉBEC  
1900 - 1950

12 chansons québécoises marquées par le développement de la ville et de l'industrialisation: La marche des propriétaires, La chanson des élections, Le vieux mendiant, Regrets...

«L'album de Claire Lafrenière, de sacrées trouvailles où passé et présent se télescopent»  
— Sylvain Cormier

EN VENTE DÈS MAINTENANT chez les principaux disquaires  
CLCD1116  
INTERDISC DISTRIBUTION INC.

## Suites en forme de compilations et découvertes de saison

FRANÇOIS TOUSIGNANT

### CELIBIDACHE

A. Bruckner: Symphonies n° 7, 8 et 9 (inachevée). F. Schubert: Symphonie n° 5. DGG 445 471-2. J. Sibelius: Symphonies n° 2 et 5; R. Strauss: Till Eulenspiegel lustige Streiche, Don Juan; D. Chostakovitch: Symphonie n° 9; C. Franck: Symphonie en ré mineur; P. Hindemith: Mathis der Mahler; A. Dvorák: concerto pour violoncelle. Jacqueline du Pré, violoncelle. DGG 469 069-2.

Deux nouveaux coffrets enregistrés sur le vif (par la radio de Stuttgart pour les symphonies de Bruckner et par la radio suédoise pour le second coffret) sont impérativement à signaler. Commençons par le Bruckner.

Fidèle à son «modèle», le chef est l'homme de tous les excès de l'inspiration. Le résultat est alors indescriptible. Avec chacun de ces trois monstres symphoniques, il érige un temple au gigantisme à couper le souffle. Les longues longues longues respirations des adagios sont impitoyablement écrasantes. Cela ne va-t-il jamais finir — car on croit mourir? Le pire, c'est qu'on ne le veut pas et qu'au moment de l'aboutissement, toutes les portes de la transcendance musicale s'ouvrent grand.

Les scherzos sauvages restent parfois un peu sages. On passe plus vite. Les premiers mouvements sont des constructions aussi intelligentes qu'irrésistiblement senties. Et les finales (ceux de la septième et de la huitième car la neuvième reste inachevée) réinventent la notion même d'apothéose. Comme toujours, un disque boni reproduit des extraits de répétitions qui intéresseront les maniaques.

À côté de cela, la symphonie de Schubert qui complète le coffret

de quatre disques fait pâle figure et ne fait qu'offrir un autre visage de cet immense artiste.

Le second coffret que je vous propose est un coup de cœur absolu. La version du concerto pour violoncelle de Dvorák ici présentée détrône, et de très loin, l'habituelle «version référence» dont je tais le nom ici. Ce concerto-là, c'est ça! Pas seulement pour l'accompagnement de Celibidache mais pour l'engagement de la soliste et la connivence si fusionnelle entre tous.

Le reste du programme, plus que varié, va apporter bien du plaisir au chanceux qui aura reçu un si beau cadeau. Il pourra privilégier telle ou telle esthétique, préférer Strauss à Hindemith ou Sibelius à Chostakovitch (ou vice-versa), mais, chose assurée, il y trouvera largement «son» compte.

Ce sont des «enregistrements d'époque» et vous craignez pour la qualité sonore? Oubliez vos frayeurs. Les ingénieurs de la DGG ont superbement nettoyé les bandes et l'image sonore est plus que respectable. Vous croyiez offrir un disque-cadeau? Vous aurez plutôt offert quelques magnifiques soirées de concert, magiquement préservées par la radio et restituées par le disque. Je connais certains salons qui vont se transformer en auditoriums.

### LE PHÉNIX DU MEXIQUE

Villancicos de Sor Juana Inés de la Cruz, mis en musique à Chiquisaca au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ensemble Elyma, chœur Vivaldi Les Petits Cantors de Catalunya. Chef de chœur: Oscar Boada.

Dir.: Gabriel Garrido. K716 K617106.

Une religieuse de la Bolivie, Sor Juana Inés de la Cruz (sœur Inés de la Croix), se trouve être douée pour la poésie. Elle écrit donc des vers en genre Villancicos qui font fureur tant en Amérique du Sud qu'en Espagne. C'est une époque où l'on tente de christianiser le Nouveau Monde, et des compositeurs à l'emploi des cours du Mexique ou de la vice-royauté du Pérou vont se mettre à l'œuvre pour mettre en musique, le plus naturellement du monde, certains de ces vers jugés magnifiques par les hispanophones d'alors. On tient donc ici un autre chapitre de cette re-



découverte de la musique baroque (et un peu préclassique comme légèrement archaïque) telle que pratiquée sur le Nouveau Continent.

On aborde l'écoute avec intérêt, un intérêt qui se soutiendra tout au long de ce disque qui va déborder sur deux éléments incontournables.

Le premier, c'est encore le don, l'énergie, l'imagination et la vivacité indéfectibles du chef Gabriel Garrido. Ce sacré Catalan n'a de cesse que sa passion pour la remise au jour de ce répertoire ne trouve sa juste place au soleil (celui que l'on cherche tant en ce temps de l'année). Palsambleu (permettez l'expression moyen-âgeuse, mais elle me semble ici appropriée), oui, on savait faire de la musique en dehors des canons esthétiques romains, et ce, malgré leur ombre omniprésente, soutenue par la rigueur ecclésiastique de la cour d'Espagne; les compositeurs savaient aussi faire preuve d'une imagination tout autre, issue de leur environnement différent et — voire surtout — de leur auditoire, d'une culture et d'une mythologie complètement différentes, de verve rythmique à défriser certaines perruques poudrées tout engoncées dans l'ascétique roideur de l'Escurial madrilène.

Rien ne tient de l'incontournable chef-d'œuvre mais cela vaut bien certaines fausses résurrections de «génies» oubliés longtemps enfouis dans les poussées

reuses bibliothèques européennes et que moult musicologues se font fort de traiter de «géniales» afin de s'octroyer une certaine importance uniquement livresque. Rien de cela ici.

Garrido et ses musiciens catalans n'ont rien à prouver et tout à partager de ce qu'ils ont appris et ressenti. Contagion dangereuse pour qui aime le confort des dictionnaires mais généreuse découverte aux oreilles de ceux pour qui la musique, de quelque époque ou provenance qu'elle soit, demeure un sujet de fascination et de découverte plutôt qu'un simple objet de consommation ou un bibelot sonore qui meuble un décor aussi toc que les sonorités qui l'habitent.

On découvrait en ces temps un nouveau monde. Découvrez donc la musique qu'il inspirait. Ce n'est pas Mozart ou Vivaldi, mais bien d'autres X... i ou X... ann vont jaunir comme du mauvais papier peint devant ces rayons originaux et spéciaux, magnifiquement réalisés et enregistrés.

### IN DULCE JUBILO

Noëls de tradition anglaise par les chœurs de la cathédrale Christ Church de Montréal. Dir.: Patrick Wedd. Atma Classique ALCD 2 1017.

Les films américains de Noël nous touchent tous en une fibre quelconque, quelque part, à laquelle on ne sait rester indifférent. Cet

te tradition consistant à chanter sur la place publique des airs de Noël originaires d'Angleterre, reprise chez nos voisins du Sud pour animer la rue lors des éplumes des Fêtes, reste vivante avec cet enregistrement imaginé par Patrick Wedd. On y touche à tout, du religieux au plus profane, du classique au plus populaire sans que forcément on sente de hiatus désagréable ou gênant entre l'alternance des pièces retenues.

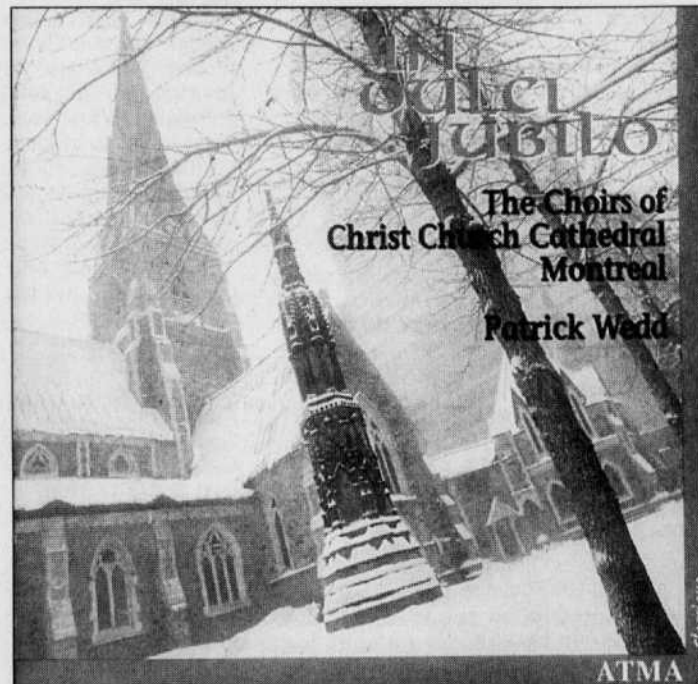
C'est déjà là un bon point. Le second vient de la qualité des formations chorales. Ça aussi, on le sait, les anglophones qui continuent de pratiquer leur religion et de se rendre à la messe ou au culte le dimanche, selon leur confession, tiennent absolument au chant choral, ce qui maintient au sein de la communauté non seulement un intérêt mais en plus une pratique bien vivante de cette forme de musique vocale.

Vous aimerez emplit votre salon d'un peu de cette atmosphère à la fois légèrement «étrangère» et, aussi, assez agréablement présente dans une partie de notre univers sonore urbain (montréalais surtout, géographie et histoire obligent), aux charmes doucereusement passésistes et à l'atmosphère qui rappelle certains passages du *Conte de Noël* de Dickens. Alors, si certains enregistrements américains clinquants vous tombent sur les nerfs (ou gênent parfois

les conversations autour de la chaleur entourant le sapin d'usage), celui-ci comblera vos désirs et remplira vos attentes.

Si la musique est, dans le genre, bien belle et très correctement exécutée, si l'orgue n'écrase rien et si, parfois, cloches et clochettes viennent enjoliver l'atmosphère, la réverbération du lieu — ce qui parfois gêne dans ce type de production — rehausse même le ton du disque. En prime, le livret est fort bien fait. On vous parle non seulement de l'histoire de la cathédrale Christ Church, de «ses» chorales — voix de femmes, d'enfants et d'hommes, chœur à voix mixtes —, on vous glisse aussi un mot aussi bref qu'intelligent et à propos au sujet de chacune des pièces entendues.

On tend trop fréquemment à négliger ce patrimoine québécois. Pour qui vit en certains quartiers montréalais ou en certaines villes de banlieue (insulaires ou non), en région, où l'héritage anglo-saxon est bien vivant, de la Gaspésie à la Gatineau, de l'Estrie au Pontiac, il reste pourtant bien concret. Si vous désirez savoir toute la richesse de la mosaïque québécoise, ce disque saura rajuster votre diapason et apporter réconfort et joie en «recasant» une fête trop souvent accaparée par les vitrines et les tiroirs-caisses des magasins (grands comme petits) et des boutiques. Tout simplement en chantant, joyeusement, *In Dulce Jubilo*.



### ARTS VISUELS

## Noël selon BGL

### ABONDANCE DIFFICILE À REGARDER

Une installation de BGL dans le grand hall du Musée du Québec Parc des Champs-de-Bataille Québec Jusqu'au 11 février 2001

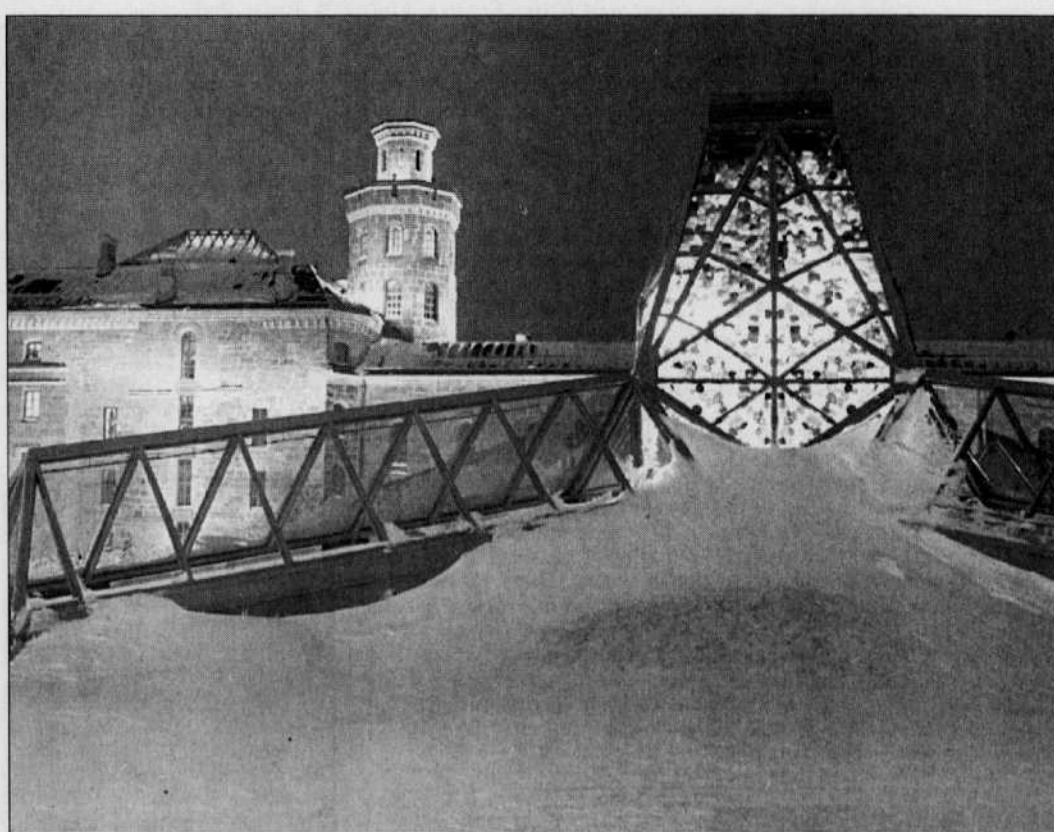
### DAVID CANTIN

Pour une deuxième année consécutive, le Musée du Québec accueille une œuvre originale du lauréat du prix Videre dans son grand hall pour la période des Fêtes. Cette mention,

remise lors du gala des Prix d'excellence des arts et de la culture de Québec, témoigne de la vitalité d'une relève artistique très en vue. On se souviendra de l'imposant lustre fait de verres par Claudie Gagnon, qui en avait surpris plus d'un en décembre 1999. C'est désormais au tour de BGL, avec une installation qui a pour titre *Abondance difficile à regarder*, de déconcerter les nombreux visiteurs qui franchiront les portes de l'institution du parc des Champs-de-Bataille au cours des prochaines semaines.

On connaît l'esthétique accrocheuse de ce trio composé de Jasmin Bilodeau, Sébastien Giguère et Nicolas Laverdière. Le collectif de Québec ne manque jamais de surprendre tout en s'appliquant à faire réfléchir sur certains comportements sociaux. Ce sont eux qui, à la fin 1997, avaient suspendu au plafond du café L'Abraham Martin des cellulaires en bois avec prix et étiquette BGL Mobilité. On se souviendra également de cette reconstitution d'une cour arrière de banlieue, avec piscine et Mercedes décapotable en bois, à La Chambre Blanche l'année suivante.

Œuvre des plus ludiques, voilà que le lanterneau du hall principal prend l'apparence d'un énorme vitrail recyclé. Au loin, à l'extérieur de l'institution du parc des Champs-de-Bataille, l'effet est visuellement aussi insolite qu'incroyable. On croit que des contrastes lumineux raffinés proviennent des immenses pans de verre. Cependant, une fois à l'intérieur, on se rend compte qu'il s'agit bel et bien d'une accumulation de contenants de plastique récupérés. La proposition est pour le moins ludique dans son désir de remettre en question une surconsommation aveugle. Cette métamorphose interpelle dans son souci de rappeler le gaspillage que l'acte quotidien ne cesse de banaliser. Comme on pouvait s'y



JEAN-GUY KÉROUAC, MUSÉE DU QUÉBEC  
L'installation de BGL dans le grand hall du Musée du Québec. Au loin, à l'extérieur de l'institution du parc des Champs-de-Bataille, l'effet est visuellement aussi insolite qu'incroyable.

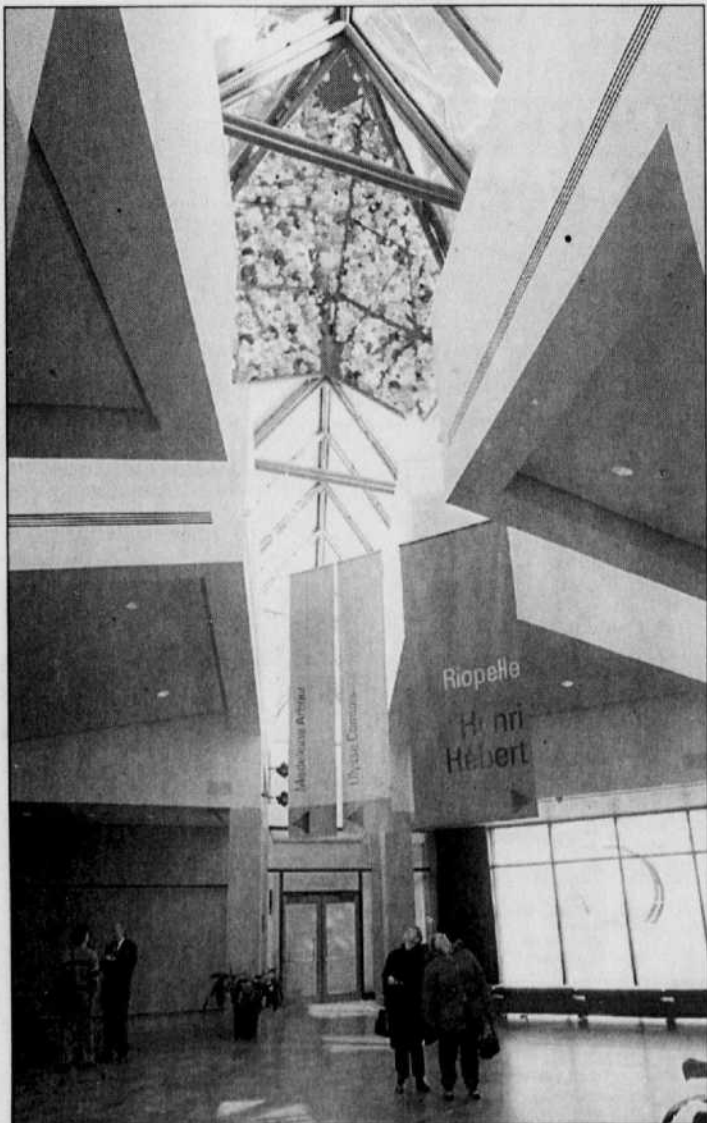
attendre avec BGL, la dérision n'est jamais gratuite car le contenant retrouve une fonction des plus éducatives: remettre en cause le réflexe prévisible face à l'inutilisable, au déchet, au syndrome de la surconsommation.

Il y avait aussi les contraintes à respecter par rapport à *in situ*. Aucun objet ne devait encombrer l'espace circulaire de l'entrée. C'est donc avec ce souci en tête que les trois artistes ont eu pour intention de travailler la forme, le volume et le reflet lumineux du lanterneau. Cette recherche se place en parfaite continuité avec l'action *La pollution comme décoration*, présentée plus tôt cet automne dans le cadre de la Mani-

festation internationale d'art de Québec. L'aspect décoratif, en plus de susciter un revirement ironique, annonce un tout autre dilemme. Le discours chez BGL réside surtout dans ce principe du jeu qui sollicite une impression immédiate. Plutôt que de simplement provoquer, le collectif préfère remettre en question certaines grandes valeurs sociales. Le déchet retrouve ainsi une autre fonction, celle d'émouvoir et de surprendre quiconque passera autour de cette zone urbaine. Avec *Abondance difficile à regarder*, BGL ne pouvant résister au clin d'œil devant les nombreuses décorations de toute sorte qui envahissent les arbres ain-

si que les demeures en cette période de Noël.

Outre cette installation étourdissante, on suggère de ne pas tarder pour les expositions d'Henri Hébert et Ulysse Comtois, qui se prennent fin le 7 janvier 2001. Du coup, pourquoi ne pas revoir *Espaces de bonheur*, qui trace un portrait fascinant de l'inclassable Madeleine Arbour? Ce parcours hétéroclite restera longtemps en mémoire comme l'une des initiatives les plus originales du Musée du Québec au cours des dernières saisons. A souligner, les heures d'ouverture durant la période des Fêtes demeurent les mêmes que durant l'année.



JEAN-GUY KÉROUAC, MUSÉE DU QUÉBEC  
Œuvre des plus ludiques, le lanterneau du hall principal prend l'apparence d'un énorme vitrail recyclé. En fait, il s'agit bel et bien d'une accumulation de contenants de plastique récupérés.

# Jeux et tempête sur estampe

On appréciera tout le côté candide et sans scrupules de ces images aussi fragiles, singulières et fraîches que la jeunesse

## S'ENTRETENIR D'AMÉNAGEMENT POÉTIQUE

Elmyra Bouchard  
Jusqu'au 14 janvier  
Maison de la culture  
Côte-des-Neiges  
5290, chemin  
de la Côte-des-Neiges  
Fermé du 22 décembre  
au 2 janvier 2001

## TURBULENCE

Anne Ashton et Laura Millard  
Jusqu'au 7 janvier

## SONIA PELLETIER

Originaire du Saguenay-Lac-Saint-Jean, Elmyra Bouchard travaille essentiellement l'estampe. Elle est notamment lauréate 2000 du Concours d'estampes Loto-Québec dans la catégorie «artiste professionnel». Depuis 1988, elle a réalisé plusieurs expositions individuelles dont *Des dames causantes*, à la Galerie Madeleine Lacerte, à Québec, en 1999, *Schéma de marelle*, à l'espace 414 de l'édifice Belgo, à Montréal, et *Espace de jeu* à la galerie-atelier d'estampes Sagamie, à Alma, en 1997. Plusieurs de ces

œuvres font également partie de collections publiques au Québec. En plus de l'exposition en cours à la Maison de la culture Côte-des-Neiges, le public aura l'occasion de la revoir au printemps prochain lors d'une exposition de groupe dont le commissaire est Louis-Pierre Bougie et qui aura lieu à la galerie Madeleine Lacerte à Québec.

Une quinzaine d'eaux-fortes (1999-2000) sont ici regroupées en trois séries et intitulées à la main, directement sur le mur, ce qui ajoute pertinence à l'univers de l'enfance et au caractère ludique dont se réclame le travail de Bouchard. En effet, *Les Balançoires*, *La fête en lieu proche du jardin* et *Son manège près de la fontaine* nous montrent des images très rafraîchissantes, presque nonchalantes et dynamiques, qui se situent bien en dehors de l'iconographie plus sobre, souvent associée à la technique de l'eau-forte.

## Lieux imaginaires

L'artiste récupère plusieurs fois sa plaque de gravure initiale, ce qui permet d'inscrire plusieurs lieux imaginaires et graphiques dans un même espace. En plus des plages très colorées — phénomène plutôt rare en eau-forte — s'ajoutent des traits presque infantiles qui donnent une qualité de dessin remarquable à ces gravures.

Chacune de celles-ci contient une trame narrative dont la lecture s'articule autour de plusieurs éléments pouvant être des fragments de motifs ornementaux,

des mécaniques (roues, engrenages) de jeux rencontrés dans les parcs pour enfants ou simplement et naïvement des espaces connotés sexuellement. Mais toute cette polysémie se rattache principalement à l'enfance. À noter également que dans cet accrochage, l'artiste n'a pas encadré ses œuvres; cet aspect nous révèle, d'une part, une très grande maîtrise technique et, d'autre part, toute la qualité du grain du papier et des textures graphiques assez réjouissantes.

## Candide et sans scrupules

Le spectateur appréciera sans doute tout le côté candide et sans scrupules de ces images aussi fragiles, singulières et fraîches que la jeunesse, exécutées avec beaucoup d'habileté. Avec ces compositions, Elmyra Bouchard nous convie à un véritable amusement dont le rythme est poétique. La gravure se porte très bien!

Par ailleurs, dans la salle au-dessus, le visiteur pourra également voir l'exposition en duo des peintures d'Anne Ashton et de Laura Millard. Réunis sous le titre *Turbulence*, ce sont deux univers ici qui s'opposent et se complètent à la fois.

Le premier montre à voir des paysages auxquels Anne Ashton nous avait habitués avec sa très grande maîtrise de l'huile sur bois et ses cadres décoratifs. Plusieurs tableaux (environ une trentaine des années 1996, 1999 et 2000) offrent le spectacle déchainé de la tornade.

Ces représentations sont baignées d'une lumière saisissante qui donne une dimension plus réaliste à ce phénomène météorologique catastrophique. Ashton procède par superposition de couleurs translucides afin d'obtenir ce fini. Sur ces cadres, un peu comme si on avait voulu apaiser l'aspect plus menaçant de la tempête, ce sont des motifs végétaux que l'on retrouve.

On se rappellera qu'il s'agissait plutôt d'"insectes" lors de son exposition à la galerie Trois Points en 1997. L'artiste a conservé ce lien entre l'image et le cadre.

## Une vision microscopique de la tempête

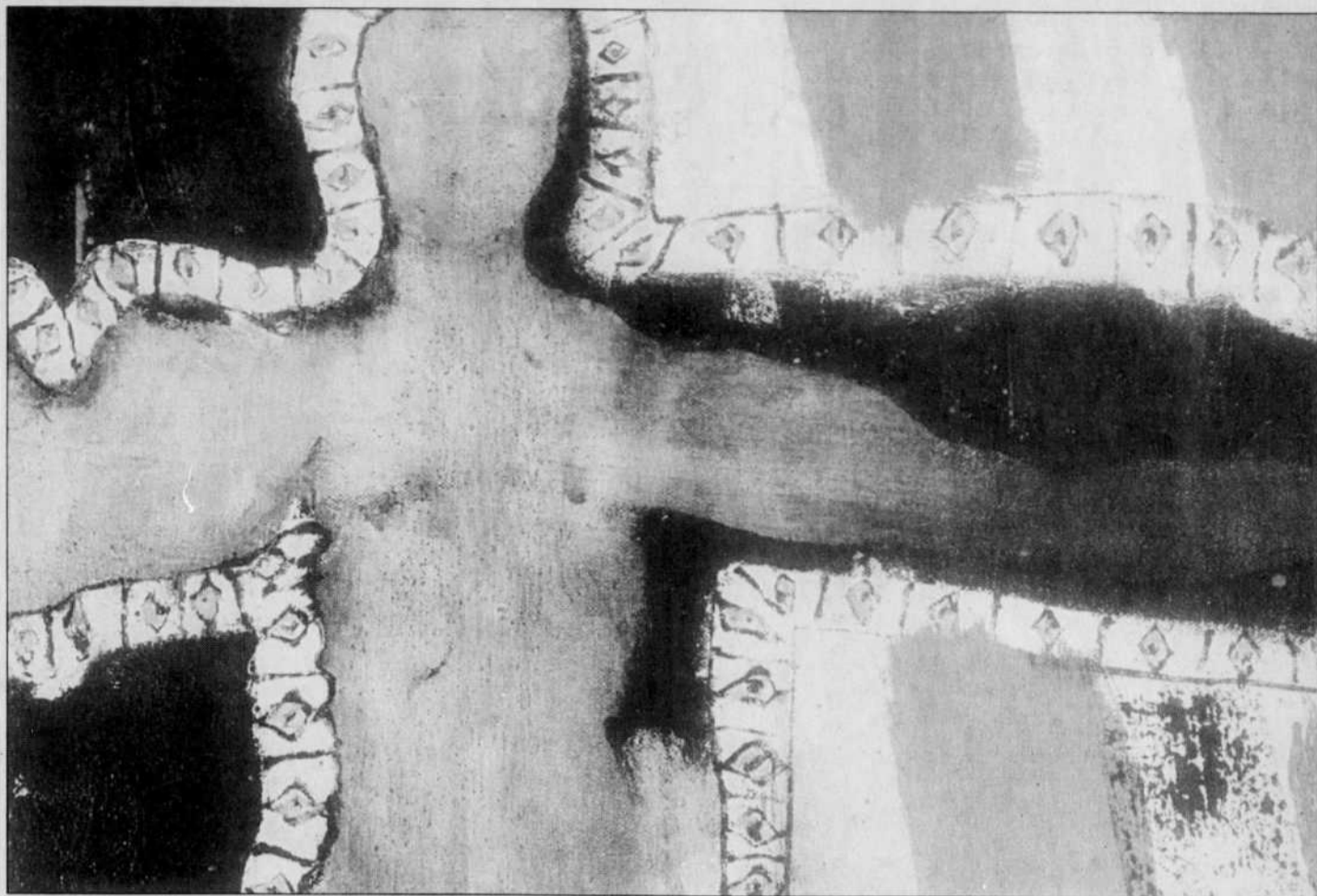
Pareille à une vision microscopique de la tempête, Laura Millard nous présente quant à elle 25 grands tableaux de grand format (1999-2000) montrant plutôt les éléments en gros plan.

Il s'agit de paysages moléculaires dans lesquels on peut entrevoir des configurations de cristaux de givre réalisés à l'aide de pochoirs. C'est un travail d'organisation qui démontre les principes structuraux des systèmes de la tempête.

D'une tout autre facture que les tableaux d'Ashton, ceux de Millard sont peints avec des pigments de terre secs, de l'acrylique et de l'huile.

Ces matières évoquent aussi le paysage par leur couleur (terre, neige, poussière).

Ces deux artistes auront été réunies pour illustrer un dialogue visuel «dont les travaux se réclament de la théorie du chaos et qui mettent de l'avant une perception éclatée de la nature [...]». Cette magnifique furie de systèmes météorologiques suscite des visions allant du microscopique au macroscopique et est la source d'inspiration de cette exposition.»



«Ses traits de couleurs vives (comme des phares s'allongeant, la nuit, sur le papier photographique), en rehaut, en hiatus avec le rendu «photographique» des compositions, se détachent avec mordant des surfaces lisses des toiles.»

# Jeunesse picturale

En ce temps des temps des Fêtes, celui où, je le sais — ne trichez pas —, vous n'avez pas nécessairement la tête à spéculer sur la valeur esthétique des productions artistiques qui se présentent à votre jugement de goût pour voir si elles s'accordent avec ce dernier, j'ai pensé aller voir du côté de la jeune jeunesse, celle dont on dit qu'elle pourrait, éventuellement, un jour, se voir accorder le titre d'artiste émergent. À moins que ce titre ne soit acquis. Côté jugement, justement, qu'on me pardonne ici ce que d'aucuns qualifieraient de jugement à l'emporte-pièce...

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

## SONDES

Maison de la culture Frontenac  
2550, rue Ontario Est  
Jusqu'au 14 janvier

Du côté de la Maison de la culture Frontenac, on présente les œuvres d'un trio de jeunes peintres dont je vous ai déjà dit du bien de deux d'entre eux, du troisième aussi peut-être, lors d'une ancienne édition du Symposium de Baie-Saint-Paul. À propos de Martin Bureau, je vous ai déjà parlé à quelques reprises de sa manière forte de retourner à la peinture hyperréaliste des années soixante, sans faire dans la redite. Sa peinture léchée, proche des effets de la photographie, continue d'explorer les éléments de la peinture — la grille, le feuilleté du tableau, la perspective — sans lasser. Son mur de téléviseurs peints montre une capacité, renouvelée depuis les derniers essais, à brouiller avec brio les repères spatiaux de la peinture. D'autres tableaux, plus anciens, permettent de voir les diverses avenues de ce travail.

Rafael Sottolichio a toujours privilégié une imagerie, faite de nuages incommensurables, de grands espaces américains et de bouges empruntés à la photographie, dont la séduction facile entretient depuis un temps mes doutes. Cela dit, il montre un travail qui pose ici des questions plus substantielles. Sans renoncer à l'iconographie qu'il affectionne habituellement, Sottolichio présente des toiles qui s'engagent un peu plus que précédemment dans les voies de l'abstraction. Ses traits de couleurs vives (comme des phares s'allongeant, la nuit, sur le papier photographique), en rehaut, en hiatus avec le rendu «photographique» des compositions, se détachent avec mordant des surfaces lisses des toiles. Cette interruption de la facture photographique, qui passe par le traitement de la surface, ajoute du piquant à cette production.

Comparativement aux premiers, bien qu'il traite avec assez de pertinence de la question de l'artificialité — des loisirs, de la fabrication des paysages (il rejoint là les autres par la thématique, et plus particulièrement Bureau, dans le commentaire social) —, Phil Irish fait preuve de moins de précision. Celle-ci n'est pas picturale mais concerne l'enrobage de ses tableaux. Pour appuyer l'ironie qu'il manipule plutôt d'un — sa série est inspirée d'un salon nautique tenu à Toronto, et les divers points de vue des toiles montrent le côté artificiel de l'évène-

ment, avec son vent factice —, Irish propose une série de toiles à plus d'un panneau, qui s'entêtent à faire éclater le cadre du tableau. Mais outre le fait de confronter des points de vue, la manière, systématique, tirée de l'éclatement du tableau annoncée depuis les années soixante-dix, demeure un maniérisme.

## ÉDUCATION SENTIMENTALE

Ève Tremblay  
REFLEXIONS  
John Londoño  
Galerie Occurrence  
Jusqu'au 30 décembre

À Occurrence, deux artistes peu expérimentés, si on tient compte de leur carrière, présentent des travaux encore aux prises avec des modèles bien connus, mais qui ont la qualité de maîtriser véritablement le vocabulaire qu'ils manient. Avec *Éducation sentimentale*, Tremblay revient sur les drames de l'adolescence, à l'aide de portraits de jeunes filles en fleur, sujet récurrent en photographie, qui est le médium que privilégie justement la jeune artiste. Rares sont les scènes que croque Tremblay (toute sa photographie est mise en scène) qui se traduisent par des images attendues. L'ambitieux théâtre juvénile de Tremblay fonctionne dans la mesure où plusieurs de ces «tableaux» mettent l'accent sur une narration — ces images racontent — pour laquelle peu de repères sont donnés. En cela, les situations sont comme suspendues dans le temps. Si bien que, de ces lieux communs de l'adolescence, Tremblay parvient à amplifier le caractère insolite, comme si, de ces lieux déjà visités de l'identité en formation, elle parvenait à isoler l'ingratitude.

De l'autre côté d'une cimaise, John Londoño propose une photographie noir et blanc séduisante, faite de nocturnes, d'autoportraits, de reflets traités adroitement et d'effets de transparence bien rendus. En cela, Londoño évolue sur des plates-bandes connues. On pensera, en ce qui concerne cette plastique dont Londoño tire bien les ficelles, à la photographie de Serge Clément, photographe ici incontournable. Londoño use de la superposition des espaces que permettent les vitrines. Du lot, une image ressort, terriblement trouble, magistrale, et qui vaut à elle seule le déplacement. Surgie de nulle part, dans un paysage de Nevado del Ruiz, en Colombie (1998), qui paraît immensément lointain et pourtant tout proche à la fois, de la brume et des surfaces mouillées des lunettes d'une voiture, une



La Reine des Aulnes de la série *L'Éducation sentimentale*

Sainte Face, impossible à situer dans cet espace pour lequel Londoño a saisi des détails d'une grande justesse.

## AUX PRISES AVEC

David Lafrance  
Galerie Les Modernes  
372, Sainte-Catherine Ouest, local 424  
Jusqu'au 13 janvier

À la galerie Les Modernes est accroché un groupe considérable de toiles de David Lafrance, très jeune artiste qui en est à sa première exposition solo d'importance. Le moins qu'on puisse dire, c'est que, pour arriver à ce digne héritage de la *bad painting* des années quatre-vingt, Lafrance a dû se frotter à beaucoup de peinture, au propre comme au figuré.

Lafrance affiche une habileté certaine à jouer avec la matière picturale dans ces toiles, le plus souvent saturées de pigment. Il sait visiblement aménager des espaces qui ne se donnent pas toujours à lire facilement, ce qui, déjà, est stimulant. Les références fusent dans cette peinture: les madones de la proto-rennaissance, la peinture de Basquiat (la plus évidente!), comme celle de Gustave Moreau, peut-être même celle de Klimt et de quelques autres affleurent dans ces empâtements triturés. Ces références ne sont pas toujours bien digérées et font parfois écran aux lutteurs, gladiateurs et autres chimères que représente Lafrance telles des icônes contemporaines. Mais au moins un tableau sur cinq est très, très bien, c'est déjà beaucoup.

## Catherine Tremblay

Au-delà des apparences  
Orfèvrerie et objets de plaisir

### Petits formats

de Marcelle Ferron  
et des artistes de la galerie

La galerie sera fermée du 24 décembre au 15 janvier inclusivement.

## GALERIE SIMON BLAIS

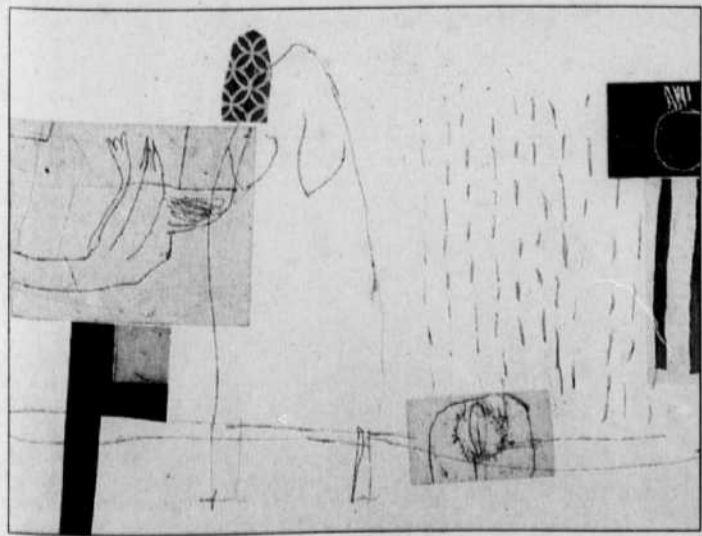
452, rue Clark, Montréal H2T 2T3 514 849 1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

## Le cinéma

Pour l'horaire complet,  
consultez



L'Agenda



ELMYRA BOUCHARD

Les Balançoires d'Elmyra Bouchard: «L'artiste récupère plusieurs fois sa plaque de gravure initiale, ce qui permet d'inscrire plusieurs lieux imaginaires et graphiques dans un même espace.»

Dans une édition du dictionnaire encyclopédique Larousse du début du XX<sup>e</sup> siècle, une planche de 32 croquis illustre le thème de l'habitation à travers le monde et les âges. S'y retrouvent la maison fortifiée française du XIII<sup>e</sup> siècle, le chalet suisse, les maisons chinoise et japonaise, la paillote annamite, la tente des nomades africains, l'isba russe, la «hutte d'hiver des Esquimaux», la tente des «Indiens des réserves du Canada». Et la «hutte de trappeur canadien».

NORMAND CAZELAIS

On y voit, devant une dense forêt de conifères chargés de neige, un bâtiment rectangulaire, percé d'une seule porte et sans fenêtre, surmonté d'une petite cheminée qui fume au-dessus d'un toit plat, assemblage de troncs d'arbres coupés en longues billes, posés les uns sur les autres et entrecroisés aux quatre coins.

Telle était, dans ce sérieux ouvrage que consultaient les écoliers et adultes désireux de s'instruire, l'image de la cabane au Canada. Des décennies plus tard, la chanteuse Line Renaud fredonnait sur les ondes radiophoniques un air devenu célèbre chantant la beauté tranquille de la cabane au fond des bois, l'immensité de l'espace, d'un rêve de liberté et de paix à partager avec l'être aimé.

Dans l'introduction de *Ma cabane au Québec* (Trécarré), un livre que j'ai écrit sur ce thème il y a quelques années, une amie bretonne — Geneviève Coria, pour la nommer — établit ici depuis longtemps évoque le souvenir d'une adolescente venue de l'autre côté de l'Atlantique, qui débarqua un jour au pensionnat: «Chaque soir, on se retrouvait dans sa chambre pour écouter ses histoires d'Amérique. Elle parlait de randonnées dans les bois pour repérer les huttes et les barrages de castors, ses déplacements en hydravion. Et, au centre de cet univers, on imaginait la cabane en rondins avec une grande galerie en avant.»

Pour nous aussi, la cabane en bois rond fait partie de ces ailleurs décrits par Baudelaire, où «là tout n'est qu'ordre et beauté / luxe, calme et volupté», à la fois éloignés et tout proches. Un petit abri donc, rustique et parfois même inconfortable, dans les bois, loin de la foule et de la pollution, des problèmes et de la monotonie des jours.

Cette image a été déclinée à de multiples exemplaires et continue de l'être. Au cœur de Disney World par exemple, où le Wilderness Lodge, une immense construction de quelques centaines de chambres, a certes supplanté le Château Montebello au chapitre de la plus grande construction en bois rond du monde.

L'automne dernier, le groupe Resort One International, constitué d'intérêts belges, français, américains et québécois, annonçait un investissement de plus de 200 millions de dollars dans un projet de villégiature de luxe sur les rives du réservoir Baskatong entre Mont-Laurier et l'Abitibi. «Situé dans un cadre naturel unique, à souligner son président André Verdier, le projet *Widigo* est le premier développement grand nature de la région et correspond également aux nouvelles tendances et à un mode de vie des années 2000.» Sa phase initiale comprendra l'aménagement d'un hôtel de 63 suites-résidences, d'une valeur de 15 millions. Détail à retenir: «Son imposante structure de bois, conçue pour s'harmoniser avec le paysage, offrira une ambiance rustique et de grand confort comparable aux grands hôtels internationaux.»

À Saint-Roch-de-Mékinac, en Mauricie, Michel Bélard a construit de ses mains, et tout seul, le bâtiment principal de sa pourvoirie Hosanna. En bois rond, bien sûr. Sur un mur à l'entrée, des instantanés ont croqué l'évolution des travaux et les trésors d'ingéniosité que cet «amant de la nature» a dû déployer pour ériger les longues et lourdes poutres. Chaque fois, l'étonnement se lit sur le visage des visiteurs, qui n'en finissent plus par la suite de se faire expliquer le tout par le menu.

Au-delà de Saint-Michel-des-Saints, une toute nouvelle route mène à l'Auberge

Autrefois camp du gardien du club La Roche dans les années trente, cette propriété fait maintenant partie du parc des Grands-Jardins, sur les hauteurs du massif des Laurentides, derrière la côte de Charlevoix.

# FORME



Le Château Montebello, hôtel de luxe du Canadien Pacifique

du lac Taureau installée au bord du réservoir éponyme. Là encore, un édifice de grandes dimensions en bois rond. Impressionnant. Sa construction fut assurée par une entreprise de Lac-Saguy dans les Laurentides, Maison en bois rond Sâgâ, fondée en 1981 par Louis Julien et spécialisée dans la production artisanale de structures de troncs assemblées à la scandinave classique. A la différence de la technique de nos aïeux qui emboîtait les billots seulement dans les coins en colmatant les interstices d'étope, celle-ci utilise le bouquetage latéral pour compenser l'affaissement causé par leur séchage au cours des ans.

«Élevée dans des maisons à ossature, dit André Julien, ma génération avait oublié la façon de travailler avec des matériaux qui ne sont pas préusinés. L'emploi massif du produit standard avait lentement endormi notre ingéniosité et le goût de faire beau.»

## Le prélude à la vraie maison

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la plupart des bonnes terres de la vallée du Saint-Laurent sont occupées et les colons doivent amorcer leur vie d'«habitants» en pleine forêt, dans les Laurentides, sur les plateaux de l'arrière-pays ou les amples crêtes appalachiennes: ce fut l'époque des grands défrichements. Avec des outils souvent rudimentaires, ils abattaient des arbres, essouchaient et défrichaient la terre parmi les nuées de moustiques voraces, pour d'abord bâtir des abris provisoires, des cabanes en bois rond.

Le procédé est désarmant de simplicité. Il s'agit, sur un terrain

préalablement dégagé et aplani, de tracer un rectangle ou un carré où seront empilées, les unes sur les autres, des billes de six à quinze centimètres, le plus souvent d'épinette ou de sapin, écorcées et équarries à la hache sur deux faces. L'assemblage des coins se fait, à mi-bois, en enclave ou à biseau. Une seule pièce: pas de chambre ni de cuisine, encore moins de salon; seulement des lits contre les murs nus où parfois est collée une image pieuse.

Temporaire, destinée à disparaître dès qu'était bâtie la «vraie» maison, telle était la cabane en bois rond. Mais la technique a perduré.

## Le Château Montebello

Une colossale cheminée à six âtres s'élève au milieu du hall d'entrée hexagonal du Château Montebello; elle monte jusqu'au toit pour réunir les chevrons en traversant le faite de tous côtés. De ce hall surplombé de galeries de bois partent quatre ailes où logent les chambres sur deux étages; au rez-de-chaussée se répartissent salons, vivoirs, salles de lecture et de jeux, salles à manger et bars.

Hôtel de luxe depuis 1970, le Château Montebello fut, des décennies durant, le Seignior Club, le plus grand et le plus fashionable club privé au Canada. Au lendemain du krach financier de 1929, où sombrèrent de grandes fortunes, un groupe d'investisseurs

canadiens et américains s'était en effet porté acquéreur, dans l'ancien territoire de la Petite-Nation, du domaine Louis-Joseph Papineau, ex-chef des Patriotes de 1837, qui l'avait lui-même acheté du Séminaire de Québec. Le site fut choisi pour ses accès à de nombreux lacs dans le massif laurentien tout proche et pour sa longue façade sur l'Outaouais.

Les journaux de l'époque qualifièrent l'édifice de «cabane en bois rond», alors qu'il n'en était qu'à l'état de projet. Le tout fut construit en quatre mois à peine. Ce qui était alors un exploit. Et encore aujourd'hui. Durant le chantier, on érigea 15 bâtiments temporaires pour servir d'ateliers, entreposer les matériaux transportés par 1200 wagons, nourrir et héberger les 3500 ouvriers. Les menuisiers et charpentiers venaient de partout au Québec. Certains étaient des artisans du nord de l'Europe, connaissant bien les constructions en bois rond. Les toits, à eux seuls, nécessitèrent 17 déchargements et 500 000 bardeaux de cèdre fendus à la main, «la plus grosse commande expédiée à travers le continent pour une seule construction», raconte Henri-Paul Garceau dans sa *Chronique de l'hospitalité hôtelière du Québec*.

L'inauguration du Seignior Club eut lieu le 1<sup>er</sup> juillet 1930, en présence du premier ministre du Québec Alexandre Taschereau et de nombreuses personnalités. Pendant plus de 25 ans n'y pénétrèrent que ses membres (dont 40 % d'Américains), après avoir déboursé entre deux et trois mille dollars par année, une jolie somme en ces temps-là. Pas mal pour une «cabane en bois rond»...

## Bourlamaque au pays des mines

L'arrivée du chemin de fer en Abitibi attisa l'exploration minière. En 1911, un prospecteur du nom de Jos Sullivan découvrit de l'or sur les bords du lac Dubuisson, révélant la présence de la grande faille géologique de Cadillac, riche d'or, de cuivre et de divers minerais. S'y développa une Vallée-de-l'Or, véritable Klondyke québécois, dans les années 30, en pleine crise économique, alors qu'ouvraient plusieurs mines.

Contrôlée par des intérêts américains, la Lamaque Gold Mines mit les bouchées doubles: premières prospections en 1923, début de l'exploitation dix ans plus tard et coulage du premier lingot en avril 1935. Près de 26 millions de tonnes de minerai seront extraites de la mine, qui cessera ses exploitations en juin 1985, après 50 ans d'existence.

Dans un document non daté, l'historien Benoît-Beaudry Gourde raconte: «Les compagnies minières sont vite confrontées au problème de l'organisation urbaine avec toute cette population qui s'installe au petit bonheur sur les terres publiques à proximité des mines, et souvent même sur les terrains miniers. [Ce qui] oblige la compagnie à loger des centaines de travailleurs sur le site même de la future mine, dans de vastes dortoirs ou bunk houses. Elle aménage également une cuisine, une salle à manger et plusieurs cabanes en bois rond.»

Armand Beaudoin, pionnier du journalisme en Abitibi, les a ainsi décrites dans la revue *Habitat*: «Elles ont pour matériau de base des billes d'épinettes blanches et grises dépouillées de leur écorce, d'un diamètre d'au moins douze pouces. Elles reposent sur des lisses couchées à plat sur le sol et formées de billes rondes ou équarries. Celles des côtés se superposent les unes aux autres jusqu'à une hauteur d'à peu près dix pieds. Elles s'abotent à chaque coin et sont maintenues en place au moyen de colonnes verticales dans lesquelles est pratiquée une coulisse en "V". Des entures en biseau permettent de joindre bout à bout les billes plus courtes que la longueur du bâtiment. Quant aux interstices des billes, ils ont été calfeutrés d'étope sèche ou goudronnée, voire de simple mousse naturelle.»

Ce seront les seules habitations que la compagnie Lamaque édifiera de la sorte. Les autres, nombreuses, le seront avec du bois de construction. Qu'elles soient encore intactes aujourd'hui est un fait exceptionnel. «Dans ces villes champignons», note Gourde, les cabanes de billots ont vite disparu. La mine Lamaque, contrairement à toute attente, veillera à la conservation de ses maisons. Nulle part ailleurs dans la région minière de l'Abitibi, un tel ensemble architectural n'a mieux résisté aux assauts du temps et du progrès.» La ville de Bourlamaque a pris la relève de la mine en 1965 et le village minier de Bourlamaque fut déclaré site historique en 1979. L'arrondissement reconnu comprend deux entités: les maisons en rondins et les résidences de la direction de la mine.



# IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone: (514) 866-2436  
Télécopieur: (514) 866-0861  
Courriel: idm@idm.qc.ca  
Site Web: http://www.idm.qc.ca

## Pensez originalité et qualité... Pensez Design!

Pour des cadeaux de dernière minute ...

courez vite à la Galerie de l'IDM !

Il ne vous reste plus que quelques heures pour effectuer vos achats de Noël. Pas de panique ! Rendez-vous à la **Galerie de l'Institut de Design Montréal**.

Vous y trouverez une vaste **sélection de cadeaux originaux**, alliant esthétique et fonctionnalité, recherche et qualité, bref DESIGN.

### "BOXING WEEK"

Du 26 au 31 décembre, la Galerie vous offre d'importants **rabais surprises** sur une série d'articles pour la maison, le bureau, etc.

N'oubliez pas qu'avec la carte des **Amis de la Galerie**, vous bénéficiez en tout temps de 10% d'escompte.

### OÙ NOUS TROUVER?

Au Marché Bonsecours, Vieux-Montréal.

390, rue Saint-Paul Est (Niveau 2)  
Montréal

Pour information: (514) 866-2436, poste 21

Galerie

# IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Horaires spéciaux des Fêtes:  
25 décembre 2000 et 1 janvier 2001: FERMÉ